

Deane-Peter Baker, dir., *Alvin Plantinga*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Contemporary Philosophy in Focus », 2007. 22,5 cm. 233 p. ISBN 978-0-521-67143-9. € 21

**Michel Clément**

DANS **ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES 2008/4 Tome 83**, PAGES 605ZF À 635ZF  
ÉDITIONS **INSTITUT PROTESTANT DE THÉOLOGIE**

ISSN 0014-2239

DOI 10.3917/etr.0834.0605zf

Date de mise en ligne : 12/11/2013

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2008-4-page-605zf?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## PARMI LES LIVRES

---

### BIBLE

---

Jean-François MONDOT, *Une Bible pour deux mémoires. Archéologues israéliens et palestiniens*, Paris, Stock, coll. « Essais, documents », 2006. 243 p. (1 carte), ISBN 2-234-05871-6. € 19.

Menée sur le mode journalistique, à partir d'interviews approfondies des protagonistes des deux côtés, cette enquête mérite l'attention par sa précision et son honnêteté. En effet, pour les Israéliens comme pour les Palestiniens, l'archéologie est comprise comme un enjeu de mémoire nationale. Dans ces conditions, comment poser la question des origines ? Ces deux visions sont-elles conciliables ? Quelle place accordent-elles à la Bible ? Toutes ces questions soulèvent de brûlantes controverses que la situation politique actuelle ne fait qu'exacerber.

Un peu en retrait, M. présente huit archéologues, leurs travaux, leurs préoccupations et leurs doutes, dressant ainsi un tableau vivant de la scène archéologique présente en Israël/Palestine. Dans l'ordre : Amnon Ben-Tor, Amihai Mazar, Hani Nur el-Din, Israël Finkelstein, Hamdan Taha, Ronni Reich, Trude Dothan, Moain Sadeq, soit cinq Israéliens et trois Palestiniens, ce qui rend bien compte de la disproportion en personnes et en moyens de part et d'autre. Malgré ces inégalités de moyens et les difficultés du dialogue, fût-ce au niveau méthodologique, M. parvient à

bien décrire la situation présente où l'archéologie n'échappe pas aux tensions politiques et religieuses ambiantes.

Du fougueux Finkelstein au modéré Mazar (neveu de Benjamin Mazar, le fouilleur du Temple, et cousin d'Eilat Mazar, persuadée d'avoir récemment retrouvé les ruines du palais de David à Jérusalem – mais sans recueillir l'assentiment à ce sujet) d'un côté, aux fils de paysans de Cisjordanie passionnés par l'archéologie (tel Nur el-Din, qui fit ses études à Strasbourg et cite à ce propos un beau proverbe arabe) de l'autre, on mesure mieux combien les perspectives divergent. À une archéologie institutionnalisée, fondée sur le système des concessions (avec ses excès, comme dans le cas de Mégiddo, p. 133 *sqq.*) et ayant déjà suscité de véritables dynasties de fouilleurs, répondent les efforts de chercheurs isolés, qui se placent dans « la longue durée » et préconisent une archéologie extensive, dépassant les frontières politiques actuelles.

Entre réalisme et utopie, on espère que les deux points de vue pourront un jour se rejoindre ; il y faudra beaucoup d'abnégation et de rigueur, et si un dialogue des civilisations exempt de naïveté devait enfin s'instaurer, il faudra éviter les imprécisions terminologiques et se tenir à distance de toutes les idéologies. Ainsi, la confusion persistante des termes « Israélites » et « Israéliens » (Hébreux étant un terme préférable pour la période préexilique), tout comme le refus – exprimé par la jeune génération – de considérer la Bible comme corpus de

référence, ne laisse rien présager de positif.

Dénier à la Bible toute valeur de référence historique, à aborder certes de manière critique, s'installer ainsi dans une forme d'inculture textuelle, c'est ouvrir la porte à toutes les dérives idéologiques. Car enfin, la Bible, en tant qu'œuvre littéraire d'histoire et de foi, devance largement toutes les idéologies, allant bien plus profondément qu'elles en portée et en signification ; en tant que « grand code de l'Art », elle exprime la totalité du sens, aussi bien dans son état que dans son devenir et toutes ses virtualités.

Jean-Georges HEINTZ

---

Jean RUDHARDT, *Les dieux, le féminin et le pouvoir. Enquêtes d'un historien des religions*, Genève, Labor & Fides, 2006. 23 cm. 180 p. ISBN 978-2-8309-1219-7. CHF 31/€ 19.

---

Ce volume posthume réunit sept études de Jean RUDHARDT qui fut titulaire de la chaire d'histoire des religions de l'Université de Genève. Philippe BORGEAUD et Vinciane PIRENNE-DELFORGE, deux disciples, présentent la méthode singulière de ce grand helléniste. Pour comprendre l'autre, il faut faire l'effort de l'écouter dans ses propres modes d'expression, de pensée et d'expérience. Pour comprendre le mythe, il convient de le comprendre « mythiquement ». Le lecteur doit « coïncider » lui-même avec la visée subjective du mythe et rechercher les associations qui le composent.

1. La première réflexion sur la souveraineté étudie des rapports entre les dieux doués d'une puissance comparable rendant la souveraineté nécessaire, même si par essence elle est menacée. Dans ces conditions, le souverain doit être légitimé par sa naissance, par des épreuves et par une intronisation. La

souveraineté de Zeus est un modèle. Elle est universelle ; d'autres dieux exercent leur pouvoir sur des champs limités. Pour que l'autorité souveraine s'exerce, il faut un lieu de débat qui offre la possibilité de se rencontrer et de soumettre les conflits au souverain. L'exercice de la souveraineté reconnue ne réside pas tant dans la force que dans les règles que le souverain fait respecter.

2. Dans une étude sur la féminité, R. dresse le portrait de déesses pour illustrer des aspects de la féminité. Avec Gaïa, la féminité est associée à la puissance créatrice, à la terre, à la germination. Et, au début du monde, alors que la puissance masculine s'attache au *statu quo*, la révolte féminine permet des évolutions et introduit de la souplesse. Après l'achèvement du monde, des déesses se vouent à des humains pour les protéger ou les léser, ainsi Déméter ou Perséphone. L'attachement aux enfants les aide à comprendre les humains. Ce sont encore les fonctions civilisatrices des déesses, telle Athéna, qui sont soulignées. Elles participent à l'essor des sociétés politiques. Les déesses ne sont en rien inférieures aux dieux, même si elles demeurent subordonnées à Zeus.

3. Tous les dieux n'ont pas une enfance mythique, certains adviennent déjà adultes. Trois d'entre eux connaissent une enfance qui fait partie du mythe. Zeus est sauvé de son père Cronos, son enfance est une épreuve, sa survie un premier succès qui le prédestine au commandement. Hermès et Dionysos se situent à la limite de la mortalité et de l'immortalité. Ils sont liés à la mort. On retrouve pour certaines divinités féminines une adolescence qui les lie aussi à la mort, ainsi Perséphone.

4. L'étude sur « Dodone et son oracle » montre l'intérêt des Grecs pour ce très ancien sanctuaire, antérieur à celui de Delphes. La particularité de Dodone, c'est que les oracles étaient donnés par

le bruissement des feuilles d'un chêne et une colombe. Ils étaient issus du sol et liés à l'origine. Ces miracles sont attribués à une manifestation de Zeus, dieu prophétique. La pratique de cet oracle décrit l'attachement des Grecs aux miracles originels et à leur passé préhellénique.

5. L'étude de la mutilation des statues d'Hermès dans l'Athènes de 415 av. J.-C. conduit l'auteur à une véritable enquête qui aboutit à voir dans ce geste une action politique et religieuse. Elle permet de comprendre l'étroite relation qui lie le civisme et la piété dans la Grèce antique.

6. L'analyse du cas des veufs et des veuves est un essai d'étude comparée des protections et des valeurs dont sont porteuses les législations hellénistiques, vétéro- et néotestamentaires. Dans les trois cas examinés, il y a une asymétrie, et ce sont les veuves qui sont au centre des préoccupations. Remariée ou recueillie, la veuve n'est jamais abandonnée en Grèce, même si elle n'est pas maîtresse de son destin. R. constate que l'Ancien Testament, en incitant l'homme à soutenir l'indigent, offre une morale inconnue en Grèce. Les Grecs développent davantage une éthique du citoyen dévoué à la cité (plus qu'à l'individu). Le Nouveau Testament amplifie l'Ancien Testament, et les veuves tiennent une grande place dans la prédication et la pratique de l'Église ancienne.

7. Enfin l'ouvrage s'achève sur la manière dont est jugée la richesse en Mésopotamie, en Inde ancienne, en Grèce et dans le christianisme antique. Ces religions indiquent ensemble que croissance et prospérité sont le fruit de l'action divine, et que l'obtention de biens matériels est liée au respect de la justice et à la modération, la richesse pouvant faire obstacle au salut. Certaines valorisent les individus qui se détournent de la réussite terrestre en aspirant à une rétribution dans l'au-delà.

Une dialectique comparable entre richesse et pauvreté traverse ces différentes religions.

En plus d'une plongée dans l'intimité de la pensée grecque, ceux qui s'intéressent aux liens entre hellénisme et Ancien Testament trouveront de bons éléments de réflexion.

Dany NOCQUET

---

Robert DAVID, *Déli\_L'ÉCRITURE. Paramètres théoriques et pratiques d'herméneutique du procès*, Montréal, Médiaspaul, coll. « Sciences bibliques 17 », 2006. 21,5 cm. 275 p. ISBN 2-89420-697-6. Can \$ 28/€ 22,60.

---

Voici l'un des premiers ouvrages en français qui aborde l'herméneutique biblique d'un point de vue de la théologie du *procès* (*process*). L'herméneutique *processuelle* vise trois objectifs. (1) Le texte en tant qu'œuvre littéraire. Il met en présence des personnages dont il s'agit d'évaluer le fonctionnement, l'évolution. (2) L'auteur. Même si les auteurs bibliques ne sont guère connus, ils existent et partagent des valeurs, une vision du monde. (3) Le lecteur. Il s'agit de mesurer les effets de la lecture sur la subjectivité du lecteur, les effets transformateurs du texte sur le sujet. Il s'agit de lire en ayant affaire à un texte observé ET à un sujet observant.

Le livre se veut pédagogique, offrant une réflexion et une mise en pratique d'une méthode de lecture *processuelle*. Le titre donne déjà à entendre une des intentions de l'auteur qui joue sur la racine *déli* pour structurer son ouvrage en cinq pôles, correspondant à cinq chap.

Le chap.1, « *Délimitation* », est une introduction au vocabulaire et à quelques notions de base de la pensée du *procès*. Il tente de traduire sur un plan herméneutique les réflexions de Whitehead sur le langage. L'ouvrage

donne des définitions. Par ex., le terme *panenthéisme* qui est une façon de parler de la relation du monde à Dieu, « Entité Divine ». Traduit littéralement « tout-en-Dieu » ou « Dieu-en-tout », le terme exprime l'idée que Dieu est celui qui accueille toutes les potentialités non actualisées du monde et qui promeut l'épanouissement du monde.

*Délie l'ÉCRITURE.* L'objectif du chap. 2 est de défaire les nœuds qui peuvent entraver l'acte de lecture. Ce chap. introduit à la méthode de lecture à partir d'Exode 32. Elle comprend huit démarches qui sont articulées par les verbes *comprendre* et *se comprendre*. Elles permettent de progresser dans la compréhension du texte et la manière dont le lecteur évolue dans sa lecture. Par ex., la première démarche, *comprendre*, consiste à identifier les *identités actuelles* (un sujet actif dans le récit avec lequel on entre en relation) ; *se comprendre* consiste à se demander ce qu'on a appris de neuf.

*Délis l'ÉCRITURE.* Dans le chap. 3, l'auteur propose de *dé-lire* l'écriture en interrogeant les lectures apprises d'hier, pour des transformations et une avancée créatrice avec le texte.

Après avoir consenti à *dé-lire* l'écriture, le chap. 4 invite à se laisser *déliier* par l'ÉCRITURE, d'où son titre « *Délie, l'ÉCRITURE* ». Ce chap. voudrait rendre compte des travaux de Ricœur sur l'altérité de la Bible et le monde autre qu'il représente. La démarche consiste à se laisser transformer par l'acte de lecture. L'auteur avoue qu'à ce stade « il est difficile de proposer un outil simple qui réponde à une notion aussi complexe que les contrastes » (p. 187).

Enfin le chap. 5, « *Délit d'ÉCRITURE* », commence par une phrase étonnante : « L'herméneutique processuelle ne peut pas passer sous silence la place centrale qu'occupe l'Entité Divine dans la construction de ses interpréta-

tions [...] ». Il s'agit avec le *procès* de commettre un « délit » de lecture en permettant au lecteur d'entrevoir une autre image de Dieu que le Dieu omniscient des théologies traditionnelles, mais de le comprendre comme Celui qui laisse l'avenir indéterminé, pour une création en devenir, en relation avec les entités actuelles.

La conclusion, dans laquelle le lecteur aurait pu attendre une synthèse d'ensemble, est une belle histoire maritime : « *Déliier les amarres* ». L'auteur y fait la part belle à l'herméneutique processuelle, exégèse du grand large au détriment des exégèses figées de la lecture littérale et des exégèses trop usées de la lecture historico-critique.

L'ouvrage de D. pourra intéresser ceux qui manient déjà bien le langage et la manière de penser de la théologie du *procès*. Mais ce travail laisse le lecteur perplexe sur le plan théologique et méthodologique. En tant qu'ouvrage théorique, la transposition en méthode de lecture des textes de la pensée de Whitehead n'est pas facile à suivre. Le livre ne se confronte pas vraiment aux lectures diachroniques et synchroniques pour montrer l'apport original de l'herméneutique processuelle, et n'aborde pas assez la question d'une lecture décontextualisée des textes bibliques et celle de la projection de soi dans les textes. Le risque du subjectivisme est évacué rapidement. Il manque une réflexion sur le statut du texte biblique dans la théologie du *procès*. La conclusion laisse penser que l'auteur véhicule des préjugés un peu anciens sur la lecture historico-critique et ses rapports avec les lectures synchroniques. Le lecteur est un peu perdu entre les définitions techniques et les apports pratiques. Il faut manier un vocabulaire bien théorique pour un acte de lecture d'Ex 32 pas vraiment convaincant. Il est étonnant qu'au moment de la 8<sup>e</sup> démarche, le texte d'Ex 32 ne soit plus commenté et

qu'on laisse à « chaque entité lectrice le soin de construire sa propre synthèse théologique » (p. 233).

Dany NOCQUET

---

## BIBLE HÉBRAÏQUE

---

Eberhard BONS, éd., « *Car c'est l'amour qui me plaît, non le sacrifice...* ». *Recherches sur Osée 6, 6 et son interprétation juive et chrétienne*, Leiden/Boston, Brill, coll. « SJSJ 88 », 2004. 24,5 cm. viii-198 p. ISBN 90-04-13677-0. € 85/\$ 114.

Le présent ouvrage est issu d'un séminaire de recherche interdisciplinaire conduit en 2002-2003 à la Faculté de Théologie Protestante de l'Université Marc-Bloch de Strasbourg. Ce vol. réunit neuf contributions. Le 1<sup>er</sup> art. (Eberhard BONS) retrace les grandes lignes d'exégèse d'Os 6, 6 à partir de la 2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Deux modèles d'interprétation ressortent de ce tour d'horizon : (1) le sacrifice est une forme inférieure de la religion ; (2) la valeur du sacrifice est relativisée mais le sacrifice n'est pas condamné. Ces deux interprétations dépendent de la compréhension de la relation entre les deux stiques d'Os 6, 6. Le 2<sup>e</sup> art. (Jan JOOSTEN) détermine d'abord les champs sémantiques du terme hébreu *hêsêd* et du terme grec *eleos*. Vu que les deux termes ne signifient pas, *a priori*, la même chose, J. se demande pourquoi les traducteurs de la Septante ont choisi le terme *eleos* comme équivalent de *hêsêd*. Il constate une évolution sémantique du terme hébreu entre l'ère biblique et l'ère post-biblique. Les traducteurs se fondent sur l'usage post-biblique du terme *hêsêd*. Le 3<sup>e</sup> art. (Gianfrancesco LUSINI) se penche sur le livre II des *Oracles Sibyllins*, une

œuvre d'origine judéo-hellénistique. Le rédacteur a ajouté Os 6, 6 dans le livre II pour donner un cadre doctrinal plus solide aux préceptes du Pseudo-Phocylide. La miséricorde n'est pas seulement un devoir de tous les hommes envers leurs prochains, mais elle représente aussi un moyen pour faire la volonté de Dieu. Cette miséricorde, dépassant en valeur les sacrifices au Temple de Jérusalem et les règles de l'éthique païenne, plaît à Dieu plus que toute autre chose. Le 4<sup>e</sup> art. (Pierre KEITH) s'intéresse à la double citation d'Os 6, 6 dans Mt 9, 9-13 et 12, 1-8. D'abord, K. s'interroge sur la répétition d'Os 6, 6 dans Mt. Ensuite, il explique comment Jésus a compris cette double citation. Jésus rappelle que l'appartenance au peuple de Dieu dépend de l'offre de miséricorde de Dieu et de la réponse apportée à cette offre. Le 5<sup>e</sup> art. (Daniel GERBER) examine les six emplois d'*eleos* en Luc-Actes. Après avoir établi le sens spécifique d'*eleos* en chacun des contextes, G. étudie *eleos* dans le contexte large de Luc-Actes. Vu qu'*eleos* définit un attribut de Dieu (Lc 1) et qualifie l'attitude exemplaire du Samaritain de la parabole (Lc 10), G. réfléchit sur le lien entre cette qualité d'*eleos* reconnue à Dieu et le comportement modèle du Samaritain. Dans le 6<sup>e</sup> art., l'auteur (Francesca CALABI) se plonge dans la pensée de Philon d'Alexandrie en éclairant le sens littéral et le sens allégorique des sacrifices. Pour Philon, les sacrifices expriment une vérité qui dépasse l'abattage des animaux. Leur fonction est multiple et composite : honneur à Dieu et remerciement pour ses bénéfiques, mais aussi enseignement permettant aux hommes de s'améliorer, exhortation à la vertu, lecture de la réalité. Le 7<sup>e</sup> art. (Matthias MILLARD) expose les interprétations rabbiniques d'Os 6, 6. Dans la littérature rabbinique, *hêsêd* est mis en rapport avec un engagement social, avant tout avec les œuvres de charité. Les textes

juifs insistent sur la priorité du *hêsêd* par rapport aux sacrifices. Une telle position n'est compréhensible que sur l'arrière-fond de la destruction du Temple. Le 8<sup>e</sup> art. (Maria Cristina PENNACCHIO) présente trois théologiens de l'époque patristique. Irénée de Lyon défend le sens et la valeur du sacrifice dans l'AT tout en démontrant qu'il est dépassé dans le Christ et dans la nouvelle économie du salut. Pour Origène, le sacrifice juif est l'anticipation figurative du sacrifice du Christ et du sacrifice spirituel du chrétien. La nécessité du sacrifice demeure. Mais, le sacrifice sanglant a été remplacé par le sacrifice spirituel, c'est-à-dire par la pratique de la miséricorde. Par la pratique de la miséricorde, la vie entière du chrétien acquiert sa valeur sacrificielle. Cyrille d'Alexandrie relève deux antithèses dans Os 6, 6 : (1) à la miséricorde s'oppose le sacrifice ; (2) la connaissance de Dieu s'oppose aux holocaustes. Ainsi, en parallèle, la miséricorde correspond à la connaissance de Dieu et les deux sont opposées au sacrifice. Si la miséricorde que Dieu préfère au sacrifice est le Fils, la connaissance signifie elle aussi le Fils. Pour Cyrille, donc, la fonction du Christ consiste à révéler la miséricorde afin que le chrétien connaisse Dieu. Le 9<sup>e</sup> art. (Laurent PERNOT) met en évidence les conceptions grecques de la pitié. Dans la tradition grecque, il n'existe pas *une* attitude à l'égard de la pitié, mais des attitudes multiples selon les contextes et les circonstances. Dans la pensée grecque, la pitié est tantôt considérée avec méfiance, comme une passion dont il faut se garder, tantôt louée comme un sentiment bon et recommandable. L'article vise à illustrer l'attitude qui prône la pitié et tâche de la susciter.

Dans son ensemble, l'ouvrage est bien présenté et très lisible. Les articles sont clairement structurés et intéressants. Les différents thèmes sont soigneusement choisis. La présentation captivante et stimulante des diverses lectures et interpré-

tations d'Osée 6, 6 fait la richesse de ce volume.

Daniel A. GLOOR

---

Frank AUSTERMAN, *Von der Tora zum Nomos. Untersuchungen zur Übersetzungsweise und Interpretation im Septuaginta-Psalter*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, coll. « MSU 27 », 2003. 25 cm. 232 p. ISBN 3-525-82529-3. € 74.

---

Cette thèse de doctorat soutenue à la Faculté de Théologie Protestante de l'Université de Göttingen, sous la direction d'A. Aejmelaeus, présente les grandes thèses de l'école qui a travaillé sur la LXX avec pour mot d'ordre l'*Übersetzungsweise* (la manière de traduire). Cette école veut dépasser l'approche théologisante selon laquelle la Bible grecque serait une première étape de l'histoire de la réception plutôt qu'un témoin textuel valable – et cela malgré l'existence de manuscrits de la LXX antérieurs de plusieurs siècles à la version hébraïque (codex de Léningrad) ! Comme elle ne prend plus le texte hébreu comme « texte originel », elle ne considère plus que les divergences mineures dans le texte grec sont des interprétations théologiques : ces divergences sont dues pour une grande part à des nécessités linguistiques, et le texte utilisé pour la traduction grecque est même parfois différent de celui sur lequel les massorètes ont travaillé à l'époque médiévale.

A. vérifie de façon minutieuse les hypothèses de base de l'école par l'examen du psaume de sagesse 119 (Ps 118 pour la LXX), le plus long psaume de l'AT. Il compare tout d'abord les deux versions d'un point de vue quantitatif : a-t-on traduit mot à mot ? Y a-t-il le même nombre de mots ? L'ordre est-il le même ? Les divergences sont-elles dues aux différences entre les deux systèmes

linguistiques ? Puis du point de vue philologique : le traducteur aurait-il pu rester plus proche du texte initial ? La plupart des différences semblent pouvoir s'expliquer par une nécessité linguistique. Du point de vue qualitatif et sémantique, le traducteur semble avoir fait preuve d'un certain conservatisme à l'égard du texte hébreu, comme l'atteste la présence de certains hébraïsmes dans le texte grec. De même, il respecte le Pentateuque grec comme traduction maître (*Übersetzungsmodell*) pour la traduction du psautier en gardant un certain nombre d'équivalents standards (*Standardäquivalente*) tels qu'on les trouve dans la traduction du Pentateuque. Certains verbes et noms (surtout les hapax) ont été interprétés et traduits en fonction du contexte général du psaume. Certains mots hébreux sont unifiés, c'est-à-dire qu'un terme grec sert pour la traduction de plusieurs mots hébreux. D'autres encore sont reproduits par une pluralité de termes grecs plus ou moins synonymes. Mais tous ces cas ne sont que des « exceptions qui confirment la règle » et semblent être de moindre importance. En fin de compte, que la LXX donne parfois des variations sémantiques ne signifie pas pour autant qu'il s'agit d'une interprétation théologique et harmonisante donnant naissance à un autre texte.

Cette relativisation des tendances interprétatives ne semble cependant pas toujours justifiée. Pour le Ps 119 (118), considéré comme le psaume de la torah, l'attention des terminologistes s'est évidemment concentrée sur les termes *torah* en hébreu et *nomos* en grec. D'un côté, le terme *nomos* reproduit 9 termes hébreux différents. De l'autre, le grand nombre de dérivés de *nomos* en hébreu est frappant sans qu'on puisse expliquer le choix de ce mot à partir de l'étymologie hébraïque. Quand par ex. les transgressions du pécheur sont considérées comme le non-respect de la loi, le texte

grec rajoute une connotation par son choix de mots : les méchants sont considérés comme des adversaires de la loi et Dieu même comme le législateur. Mais A. refuse d'y voir une interprétation théologique. Selon lui, le traducteur grec est un savant « bilingue », à l'aise dans les deux cultures. Il a lu les textes hébreu et grec de la même façon, attestant le même message dans les deux langues (p. 208 *sqq.*). Cette conception semble être trop naïve quand on sait qu'il n'y a jamais d'identité absolue entre un texte et sa traduction, même pour une personne bilingue. Il ne faut pas oublier enfin que l'identité de ce traducteur n'est rien moins que certaine. Il pourrait être ressortissant d'une région grécophone ou habitant de la Palestine. Qui le sait ?

Si cette thèse de doctorat marque une étape importante dans la recherche sur la LXX du point de vue philologique, elle présente des faiblesses du point de vue herméneutique. Beaucoup de questions restent en suspens. Les commentaires, souvent longs, ne sont cependant pas exhaustifs. On peut enfin déplorer l'absence d'un index permettant de retrouver rapidement les phénomènes philologiques et les références bibliques évoqués dans le commentaire du Ps 119 (118).

Michaela BAUKS

---

Elena DI PEDE, *De Jérusalem à l'Égypte ou le refus de l'Alliance (Jr 32-45)*, Bruxelles, Lumen Vitae, coll. « Connaître la Bible 45 », 2006. 21 cm. 79 p. ISBN 978-2-87324-294-7. € 10.

---

P. résume ici le contenu de sa thèse de doctorat publiée en 2005 dans la collection BZAW sous le titre *Au-delà du refus : l'espoir. Recherches sur la cohérence narrative de Jr 32-45 TM*. L'approche de Jr 32-45 y est résolument

narrative et synchronique dans le sillage des travaux d'André Wénin. La délimitation des chap. 32-45 de Jr comme ensemble signifiant n'est pas évidente. Si les chap. 36-46 forment en effet un ensemble en prose, proche de l'écriture deutéronomiste, qu'on considère comme le noyau de la « biographie de Baruch », les chap. 32 *sqq.* sont généralement rattachés audit « livret de consolation » jérémién (chap. 30-33).

P. apporte toutefois des arguments solides pour sa proposition : alors que les chap. 30 *sq.* sont majoritairement de facture poétique, les chap. 32-45 sont écrits exclusivement en prose ; le style poétique reprend au chap. 46 ; le « biographe » Baruch est introduit dès 32, 12 et son rôle est mentionné à plusieurs reprises jusqu'en 45, 1-5 ; l'ensemble est encadré par un motif d'espérance (en 32, Jérémie achète un champ ; en 45, Baruch reçoit l'assurance qu'il aura la vie sauve). Un autre argument de poids : de toute évidence l'éditeur de cet ensemble n'a pas voulu présenter ces chap. en suivant une logique chronologique. Il n'occulte pas que les chap. 32-34 et 37-38 concernent le règne de Sédécias alors que les chap. 35-36 se situent à l'époque antérieure de Joiaqim, et les chap. 40-45 à celle qui est postérieure à la chute de Jérusalem. Il faut donc chercher le dessein narratif ailleurs que dans la diachronie. Le but du narrateur est pédagogique, ou, pour utiliser une expression jérémiénne, le lecteur doit « prendre une leçon » (32, 33 *et passim*).

P. perçoit la stratégie narrative dans un mouvement qui se déploie de l'ouverture ou prélude (chap. 32 *sq.*) aux « complications » en trois phases (1. retours en arrière expliquant le présent, chap. 34-46 ; 2. le sort de Jérémie et de Jérusalem, chap. 37-39 ; 3. le refus de la restauration, chap. 40-42) jusqu'au dénouement ou épilogue (le refus définitif de la Parole, chap. 43-45). Des signes

d'espérance (chap. 32 et 45) forment une inclusion.

Autre intrigue qui renforce la cohérence narrative de ces chap. au-delà d'un désordre chronologique apparent : celle d'un contre-exode ou d'une inversion de l'histoire du salut : « [...] le fil rouge suit la déconstruction délibérée, pierre après pierre, de toute l'histoire du salut, depuis la libération d'Égypte lors de l'exode jusqu'à l'entrée en terre promise en passant par le don de la loi et l' Alliance » (p. 65).

P. attribue à Baruch ainsi qu'à Ebed-Mélek (Jr 38), qui risquent leur vie pour permettre la transmission de la parole divine par son prophète, le rôle de personnages miroirs auxquels les lecteurs sont invités à s'identifier. L'histoire, en effet, « déploie, en les opposant, un refus radical, celui du peuple, et un espoir tout aussi radical, celui que le Seigneur et le prophète nourrissent de voir changer le peuple » (p. 71). Le lecteur « prendra-t-il la leçon » ?

Cette brève étude se termine par un superbe poème de Nelly Sachap qui commence par « Longtemps nous avons désappris l'écoute ! » et se termine par « Vous entendez / Dans la mort / Commencer la vie ».

Jean Marcel VINCENT

---

William M. SCHNIEDEWIND, *Comment la Bible est devenue un livre. La révolution de l'écriture et du texte dans l'ancien Israël*, traduction de Simone et Maurice MONTABRUT, Paris, Bayard, 2006. 24 cm. 263 p. ISBN 978-2-227-47481-9.

---

S. présente une thèse selon laquelle l'écriture de la littérature biblique advient entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Elle est liée à « l'urbanisation de Jérusalem, à une bureaucratie gouvernementale en expansion, au développement d'une économie globale plus com-

plexe, et pour finir à la diffusion de l'usage de l'écrit. »

Aux chap. 2 à 4, bien documentés, S. fait l'histoire de l'écriture dans le Proche-Orient ancien. L'écriture a eu un rôle limité dans l'Israël du début du 1<sup>er</sup> millénaire.

Le chap. 5, consacré à Ézéchias, décrit Jérusalem à la fin du VIII<sup>e</sup> s. L'urbanisation s'accompagne d'une idéologie de reconquête du Nord et d'unité du royaume (présence des émigrés du Nord suite à la chute de Samarie). Cet idéal aurait été soutenu par une première littérature historique (création d'un âge d'or sous David). S. se fonde sur Pr 25, 1 qui évoque les gens (scribes) d'Ézéchias. À cette période s'élabore également le Pentateuque (Pt) où l'on trouve les traditions du Nord et un hébreu d'un registre oral. Avec Josias (chap. 6) advient la textualisation, l'avènement de l'autorité du texte en matière de religion, ce que S. appelle « la révolution du livre ». L'État judéen se centralise, s'urbanise et l'écrit se démocratise. Le phénomène de textualisation est deutéronomique. S. lit en Jr 8, 8 et sa critique de l'autorité de l'écrit un témoignage sur l'écriture venant supplanter l'enseignement oral et prophétique. L'étude de la Torah (chap. 7) illustre la transition de la culture orale vers celle de l'écrit. C'est au moment où les traditions de la révélation de la Torah (Pt) au Sinai (orale à l'origine) furent unies à Dt-R, qu'on introduisit la notion de Torah comme texte. La première textualisation de la Torah date du VII<sup>e</sup> s., et se poursuit aux époques perse et hellénistique. Avec l'Exil (chap. 8), la mise par écrit se développe avec des compléments littéraires commandés par la famille du roi Yoyakin prisonnier à Babylone. L'ouvrage s'achève avec l'époque perse (chap. 9), de faible créativité littéraire selon S., en raison de la récession économique et de l'absence de référence au contexte perse. C'est une

période où on conserve, édite et contrôle l'orthodoxie des textes (Esdras-Néhémie).

Comme tout ouvrage qui présente une thèse nouvelle, le livre de S. est stimulant, mais il présente des faiblesses au regard de la recherche récente qu'il ne discute pas. Historiquement, le texte biblique est muet sur la volonté d'Ézéchias de reconquérir l'Israël du Nord. La pression assyrienne est encore bien trop massive pour une telle initiative. Cette velléité de reconquête du Nord par Ézéchias reste conjecturale. À propos de l'époque perse, S. passe trop rapidement sur la renaissance de Jérusalem sous Néhémie et le fait que le Temple a une bibliothèque avec ses nécessaires activités de conservation, de réécriture et de réactualisation des textes. Il est difficile de nier toute créativité littéraire (même une activité éditoriale en est une) au V<sup>e</sup> s. S. ne tient aucun compte de l'évolution religieuse d'Israël. Comment concilier le fait que le Pt soit monothéiste, représentation de Dieu qui ne naît pas avant le VI<sup>e</sup> s., et l'affirmation que le Pt est écrit au VII<sup>e</sup> s. ? S. utilise sans nuance des textes tardifs qu'il situe sous Josias, et qui présupposent pourtant l'exil, Dt 4 ou Dt 17, 14-20. Il n'évoque pas le document sacerdotal du second Temple, fin VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s. Par sa théologie, cet écrit dépourvu de références à la monarchie ne peut être daté du VII<sup>e</sup> s.

L'ouvrage n'emporte donc pas totalement l'adhésion du lecteur sur le VII<sup>e</sup> s. comme grand siècle de la formation de la Bible hébraïque. Néanmoins, le livre est intéressant par sa réflexion sur l'écriture et la textualisation et conforte l'idée que les débuts du texte biblique sont bien préexiliques.

Dany NOCQUETT

---

Bernard M. LEVINSON, *L'Herméneutique de l'innovation. Canon et exégèse dans l'Israël biblique*, traduction de Vincent SÉNÉCHAL et Jean-Pierre SONNET, Bruxelles, Lessius, coll. « Le Livre et le Rouleau 24 », 2005. 20 cm. 103 p. ISBN 978-2-87299-146-4. € 14,50.

---

Le petit ouvrage d'exégèse de L. se lit avec grand plaisir. Il y étudie comment les auteurs bibliques, confrontés au passé, manifestent un immense respect vis-à-vis de leurs traditions, et en même temps une liberté surprenante pour relire et subvertir leurs traditions vers de nouveaux horizons pour leur présent. L'autorité du passé sert à justifier une interprétation innovante. Le canon biblique qu'on identifie à fermeture est en réalité le garant de l'innovation.

Deux exemples illustrent cette exégèse interne des textes bibliques et la transformation de la tradition. Le fameux proverbe qui légitime le châtiement des enfants pour la faute des pères, Ez 18, 1-4, est subverti en Dt 24, 16 et Ez 18, 20. La théologie d'Ézéchiel contredit l'idée que l'action est futile et que le destin reste tragique en insistant sur le fait que la punition concerne le seul pécheur. Pour Ézéchiel, l'avenir reste ouvert, et il pose l'action morale et la repentance comme uniques forces qui régissent l'action humaine. De même Dt 7, 9-10 semble paraphraser le Décalogue (Dt 5, 9-10). Mais l'auteur de Dt 7 révoque les conséquences transgénérationnelles de la faute des pères et soutient aussi l'idée d'une punition divine restreinte au seul pécheur. Une innovation doctrinale est introduite par une reformulation textuelle qui devient normative sous le couvert d'une reprise du langage du Décalogue. L'agilité des auteurs bibliques consiste à montrer que la révision de la tradition contient le sens originel de la tradition. La Torah est

« radicalement transformée par l'interprétation de la Torah ». Il faut savoir soupeser, déconstruire le passé avant de le reconstruire pour nourrir le présent.

L. montre que la distinction entre canon biblique et exégèse rabbinique et exégèse des Pères de l'Église n'est pas aussi tranchée. Les exégèses rabbiniques et celles des Pères s'inspirent du texte biblique lui-même, dans lequel la tradition ne peut survivre que si elle s'adapte pour le présent. Enfin, il nous apprend que l'esprit critique qui caractérise le monde moderne prend racine dans la lecture innovante interne dont la Bible est elle-même l'écho, elle qui fournit d'une certaine manière déjà les outils critiques à sa propre interprétation.

L'ouvrage s'achève par un essai bibliographique fort utile qui permet de s'orienter sur la place que tient le phénomène de réécriture dans les travaux d'exégèse. L. y commente des ouvrages depuis Wellhausen (1878) jusqu'à Carr (2005). Parmi ces exégètes, L. est l'un de ceux qui indiquent le mieux combien cette écoute des textes et de leur exégèse interne est pertinente pour aujourd'hui. Il faut être reconnaissant aux éditions Lessius de nous donner accès à un pan stimulant de la recherche anglo-saxonne encore peu connue en France.

Dany NOCQUET

---

Eckart OTTO, Reinhard ACHENBACH, éd., *Das Deuteronomium zwischen Pentateuch und Deuteronomistischen Geschichtswerk*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, coll. « FRLANT 206 », 2004. 24 cm. 222 p. ISBN 978-3-525-53070-2.

---

Voici un ouvrage important pour qui s'intéresse à la formation des livres de Genèse à 2 Rois. Cet ouvrage réunit les contributions de dix chercheurs parmi les plus grands spécialistes de la com-

position du Pentateuque (Pt) et de l'histoire deutéronomiste (Dt-2 R=HD). Le livre traite de la place du Deutéronome (Dt) comme livre à la charnière du Pt et de l'HD, de ses relations à l'écrit sacerdotal (P) et au code de sainteté (H).

1. E. OTTO, « The Pentateuch in Synchronical and Diachronical Perspectives ». Les auteurs bibliques différencient entre un temps raconté (le temps de l'histoire que l'on raconte) et le temps de la narration (le temps dans lequel l'auteur biblique se trouve). Par le biais du temps raconté, les auteurs bibliques donnent des signaux aux destinataires auxquels ils s'adressaient. Dans le Pt, pour P (l'œuvre s'achève en Lv) le but de la Création est de faire habiter Dieu sur terre au milieu d'Israël. L'installation au pays compte peu. Pour le Deutéronomiste (D ou Dtr), et vu le lien très fort entre Dt et Jos, l'aboutissement de l'alliance entre Israël et YHWH, c'est le don du pays. Les deux projets sont réunis dans un Hexateuque sous Néhémie pour justifier le retour au pays. Ce projet est révisé ensuite sous Esdras pour devenir un Pt. Le but de l'histoire est moins l'installation au pays que le don de la Torah.

2. Molly M. ZAHN, « Rexamining Empirical Models : The Case of Exodus 13 ». Derrière l'expression « modèle empirique », Z. redéfinit des critères qui permettent de dater les textes les uns par rapport aux autres. S'inspirant des travaux de Carr et de Levinson, Z. montre comment Ex 13 répond à ces critères par la combinaison de diverses sources, par l'adaptation de ses sources à un nouveau contexte, etc. Ex 13 crée ainsi une nouvelle version de la loi sur les pains sans levain et les premiers-nés, une version qui intègre le langage et les images des différentes lois antérieures des codes P et D.

3 et 5. R. ACHENBACH, « Grundlinien redaktioneller Arbeit in der Sinai-Perikope ». A. y étudie les couches

rédaotionnelles de la péricope du Sinai, Ex 19-Nb 10. Autour des trois noms « montagne de Dieu, Horeb et Sinai » se laisse saisir un travail d'écriture qui combine une *Vorlage* prédt, un travail dtr et sacerdotal. En Dt 9, 7-10, 11 doit être pris en compte une réécriture dtr tardive. L'étude de tradition de l'Horeb et du Sinai ainsi que la comparaison de Dt 9-10 et d'Ex 24-34 met en évidence un double travail rédaotionnel que A. rattache à l'Hexateuque et au Pentateuque. Dans une seconde étude « Numeri und Deuteronomium », A. montre comment une rédaction de l'Hexateuque complète Dt dans les Nombres et met en avant les motifs de l'arche, de Balaam, du péché de Baal de Péor, etc. La rédaction hexateuchale est ouverte aux personnages non israélites, Jéthro, etc. La rédaction du Pt valorise les institutions après le Sinai : les anciens, l'autorité indiscutable de Moïse, la priorité indiscutée d'Aaron, etc. S'ajoutent enfin des relectures théocratiques, surtout en Nombres, qui achèvent la Torah et fondent la théocratie de la fin de l'époque perse.

4. C. NIHAN, « The Holiness Code between D and P ». Le travail de N. sur le code de sainteté (H) démontre le caractère tardif de H, sa profonde différence avec P. Il s'agit d'une production littéraire spécifique liée à une « école de Sainteté » (HS) qui a sa propre idéologie. H appartient à ce titre à la rédaction finale du Pt dans sa volonté d'harmoniser P et D mais aussi d'adapter la législation à une nouvelle situation. H est une clé herméneutique de toute la Torah. Il fait de D un commentaire législatif second dans la Torah. H redéfinit l'identité de la communauté et de ses relations à la terre en répondant à la crise économique et sociale de la fin du v<sup>e</sup> s. (Ne 5) avec Lv 25. HS produirait une première édition de Gn-Lv. N. distingue HS d'une rédaction du Pt et des rédactions tardives de l'achèvement du Pt.

6. G. KNOPPERS, « Establishing the Role of the Law ? ». K. étudie Nb 33, 50-56 comme texte exemplaire où se nouent les traditions Dtr et P. En HD, il constate que les rois qui éliminent les hauts lieux sont évalués très positivement par le Dtr. Or la mention « hauts lieux » est absente du Dt. Le mot apparaît peu dans le Tétrateuque, si ce n'est en Nb 33, 52. Les locutions de Nb 33, 50-56 offrent des ressemblances avec les traditions P et Dtr, mais sans les dupliquer. Cette familiarité avec Dtr et P laisse penser que le passage est tardif. Nb 33, 50-56 compense certaines lacunes de Dt et apporte un complément à sa législation sur le partage du pays en la conformant à Jos 14 et en appelant à l'extirpation des hauts lieux. Ézéchias et Josias accomplissent le Dt et Nb 33, 52.

7. W. M. SCHNIEDEWIND, « The Textualisation of Torah in the Deuteronomic Tradition ». La textualisation de la Torah est pour S. un événement capital et un changement radical. Le texte se charge d'une autorité nouvelle sur le plan religieux. Le phénomène de textualisation est deutéronomique. L'occurrence « livre de l'alliance » en Ex 24 et 2 R 23, la forme du Dt influencée par les traités de vassalité (où le texte joue un rôle fort), la découverte du rouleau de la loi en 2 R 22, tout cela indique que le passage entre l'oralité et l'écriture a lieu à la fin du VII<sup>e</sup> siècle en Juda. Jr 8, 8 serait une critique de ce nouveau mode d'autorité de l'écrit. S. estime que P est pré-D en raison du mot « torah » qui y désigne un enseignement oral (et non un livre) et au regard de la prééminence de l'écrit à l'époque perse.

8. T. C. RÖMER, « Cult Centralization in Deuteronomy 12 ». Contre la remise en cause de HD (Dt-2 R), R. montre au contraire l'unité rédactionnelle de HD. Dt 12 et 1 R 8 partagent des niveaux de rédaction semblables qui s'échelonnent du premier Temple (Josias) au second

Temple (après l'exil, parallèles avec Esd et Ne). De Dt 12, 1-16 à 2 R 8, 14-61, ces trois mêmes niveaux témoignent que ces deux textes furent travaillés en lien l'un avec l'autre. Dt 12 ouvre un modèle théologique sur la centralisation jérusalemite que l'on retrouve en 1 R 8 et qui fait de HD une collection singulière. Une singularité de HD (Dt-2 R) que le Tétrateuque met en relief en offrant une autre conception plus ouverte de la centralisation où il s'agit de faire cohabiter deux manières de rendre un culte à YHWH avec le Temple et la synagogue.

9. H. C. SCHMITT, « Dtn 34 als Verbindungsstück zwischen Tetrateuch und deuteronomistischem Geschichtswerk ». Pour S., contre les recherches récentes, Dt 34 n'est pas la fin du Pt ni un texte qui prépare un Hexateuque, mais un récit charnière dans un Ennéateuque, Gn 1 à 2 R 25. Dt 34, 1.5-6.8 appartient à un Dtr exilique. La mort de Moïse en Moab reflète l'Exil d'Israël comme châtement divin sanctionnant la non-observance de la Torah. Dt 34, 7-9 est la fin de P suite à Nb 20\* et Dt 32\* qui contiennent une autre explication de la mort de Moïse dans laquelle son propre péché joue un rôle structurant. Dt 34, 10-12 appartient à la rédaction de l'Ennéateuque (stade dtr tardif) qui fait de Moïse un prophète indépassable et un médiateur pour le péché permanent d'Israël.

10. K. SCHMID, « Das Deuteronomium innerhalb der "deuteronomistischen Geschichtswerke" in Gen-2 Kön ». S. considère Gn-2 R comme une HD avec plusieurs phases de développement littéraire. Il parle « au pluriel » d'histoires deutéronomistes. Une première phase rassemble S et R, la centralisation du culte à Jérusalem et une théologie monoyahwiste y jouent un rôle dominant. Un second développement, Ex-Jos et S-R, où le Décalogue et le premier commandement déterminent l'ensemble avec le lien entre Ex 32 et 1 R 12 et une

théologie monolâtrique. Une troisième histoire dtr tardive, post P, va de Gn à 2 R. La Torah est ici dominante et cet Ennéateuque est structuré par l'inclusion entre l'histoire de Joseph (Gn 37-50) et celle de Jojakin à Babylone (2 R 25). L'ensemble résonne de la théologie de la diaspora. Cette hypothèse s'oppose à HD allant de Dt à 2 R.

Sans masquer les divergences entre les chercheurs sur P et HD, ce livre de référence donne une remarquable vue d'ensemble des options actuelles de la recherche et des tendances dominantes qui fondent désormais la critique littéraire de Gn à 2 R.

Dany NOCQUET

---

Claude COULOT, René HEYER, Jacques JOUBERT, éd., *Les Psaumes. De la liturgie à la littérature*, Strasbourg, Presses Universitaires, 2006. 24 cm. 286 p. ISBN 978-2-86820-295-6. € 18.

---

Les quatorze contributions de cet ouvrage montrent qu'il n'y a pas de coupure entre le moment où les psaumes sont produits et leur utilisation dans l'histoire et la littérature. Si les exégètes s'accordent à dater nombre des psaumes de l'époque postexiliques, c'est moins l'époque de production qui compte que l'expérience véhiculée qui ne cesse d'être méditée. Dans un état de la recherche, B. RENAUD met en évidence l'attention nouvelle portée à la forme, à la structure même du texte, et les différentes relectures internes aux psaumes. Au Ps 23, E. BONS saisit la figure de l'Exode comme archétype de la vie du peuple, et de celle de l'individu en « marche » avec son Berger. Au Ps 25, le lecteur est invité à se construire son propre chemin de lecture en retraçant l'expérience passée selon M.-J. PORCHER.

E. ELEGABEKA montre à quel point les psaumes ne sont pas cités dans les lettres pastorales, mais y sont présents par allusion (Tm 2, 15 et Ps 130, 8). L'utilisation des psaumes leur confère une dimension universelle. Dans la tradition juive, S. LYPIC indique combien la démarche individuelle participe du projet plus vaste de restauration du monde. Le livre des Psaumes est en cela un prolongement éthique de la Torah.

M. METZGER fait le point sur la manière dont les psaumes ont été intégrés dans les liturgies, tant pour l'enseignement que pour la louange. Selon le concile de Nicée II (787), la connaissance du psautier est requise pour l'évêque. Quelques siècles avant, cette connaissance était celle des fidèles qui fredonnaient les psaumes chez eux. Avec Césaire d'Arles (502-542), les laïques mémorisaient les psaumes soit en grec soit en latin. La réforme liturgique de Vatican II renoue avec la pédagogie de l'Église ancienne.

L'ère de la Réforme s'approprie fortement les psaumes qui servent de modèle par la traduction et le transfert de mélodies. Ce qui est en jeu, c'est la constitution d'assemblées professant leur foi, de groupes auxquels le chant des psaumes sert de signe d'identité et de reconnaissance en situation minoritaire. M. ARNOLD décrit comment le Ps 22 devient pour Luther l'occasion d'affirmer son exégèse christologique et de critiquer les pratiques ecclésiales de son temps qui défigurent le Christ. M. CHEVALLIER passe en revue l'utilisation des psaumes dans la spiritualité des Réformés. Aux yeux de Calvin, ce livre est important, car il détaille l'essentiel de la relation de l'homme à Dieu. P. LEGROS décrit comment Jean de Léry raconte l'histoire de son voyage au Brésil (1578) sur deux plans. Tout d'abord, tel un ethnologue, il rend compte de ce qu'est la vie au Brésil et de ses habitants. Puis, à partir des psaumes,

Léry devient un prophète qui révèle Dieu dans la réalité du Nouveau Monde. Dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup>, C.-L. LACASSAGNE s'intéresse à l'originalité de la traduction métrique du pasteur Joseph Hall. F. K. AMEHE révèle ce que les psaumes et d'autres textes sacrés ont pu avoir comme influence sur la production littéraire africaine. Il montre en même temps le décalage de ces œuvres avec la prière liturgique d'Israël que restituent les psaumes.

L'ouvrage s'achève sur les psaumes dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle. Pour Bernanos, M. HIEBEL indique combien les psaumes accompagnent toute la fiction bernanosienne et nourrissent son engagement face aux défis de son temps. Dans *Fin de partie* de Becket, P. CHAUTARD déroule toute l'intertextualité qui fait appel aux psaumes et à Job pour suspendre le sens, découvrir un autre visage de Dieu et ne pas s'accommoder de la misère. Enfin, R. HEYER présente la réécriture personnelle par Jean Bastaire de répons psalmodiés.

Cet ouvrage montre la fécondité étonnante du livre des psaumes et devrait rencontrer l'intérêt multiple des étudiants et des lecteurs de la poésie hébraïque.

Dany NOCQUET

---

Pierre AUFFRET, *Mais tu élargiras mon cœur. Nouvelle étude structurelle du Ps 119*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, coll. « BZAW 359 », 2006. 23,5 cm. xxvi-372 p. ISBN 978-3-11-018889-9.

---

Comme le titre l'indique, il s'agit d'une reprise d'un ouvrage où l'auteur offrait déjà une étude structurelle du Ps 119, *Voyez de vos yeux. Étude structurelle de vingt psaumes, dont le Psaume 119*, Leiden, Brill, coll. « SVT 48 », 1993, p. 319-414.

Le travail comprend trois parties. La première est une étude structurelle des 22 strophes du Ps 119. L'étude de la structure repose sur la mise en valeur de répétitions lexicales ou de ce que l'auteur appelle des « paires stéréotypées » : *lois/commandements, bouche/lèvres*. La strophe I laisse apparaître deux triptyques, versets 1-4 et 5-8. Chaque triptyque est articulé en trois volets autour d'un centre. Ainsi en 1-4, 1-2a et 3b-4 se répondent et encadrent 2b-3a. Dans cette strophe, la comparaison des deux triptyques met en évidence un parallèle et un chiasme superposés. Ainsi se répondent les mots *chemin, cœur, garder, tout à fait*. Et entre 1-2a et 7b-8 se retrouvent des paires, *loi/enseignement* et *garder/observer*. Le bonheur annoncé (1-2) aide à comprendre le vœu du psalmiste de rester fidèle (7-8). Pour cela, il souhaite rester fidèle aux commandements (5-6) et être de ceux qui les gardent (3-4).

La deuxième partie considère tous les ensembles structurels en partant de la strophe I à la strophe XXII, et les enchaînements entre les strophes I à XII. La technique consiste à relever les reprises lexicales parallèles et inversées, et à montrer les structures qui relient certaines strophes entre elles. Parallèles, chiasmes et paires stéréotypées sont indiquées par un système de typographies différenciées et de symboles permettant au lecteur de se repérer. Cette longue partie, fastidieuse, montre qu'il y a plusieurs ensembles et structures concentriques. Ainsi, les strophes I à XXI sont ordonnées autour de XI avec un lien fort entre X et XII. Les deux strophes extrêmes I et XXII se répondent par l'usage commun du tétragramme et autres parallèles.

Enfin, la troisième partie considère les ensembles aboutissant à la strophe XXII et les enchaînements entre les strophes XII à XXI. Avec la même technique, l'étude s'achève sur la conclusion que

les strophes II-XXII sont agencées de manière concentrique autour de la strophe XII, et que les deux ensembles II-XI et XIII-XXI se répondent en parallèles.

La conclusion de l'ouvrage donne une vue d'ensemble du Psaume 119 à partir des huit termes désignant la loi, *enseignement, jugement, parole, témoignage, commandement, préceptes, lois, dire*. L'observation de la répartition de ces termes indique qu'il y a une ordonnance recherchée dans leur utilisation, ce qui fournit une indication formelle de l'unité du psaume. Le décompte mathématique des récurrences (nombre de rapports entre strophes) complète l'analyse et corrobore la composition unifiée du psaume, de ses strophes, de leurs enchaînements, selon différents ensembles.

On peut s'interroger sur la méthodologie d'un tel ouvrage. La finalité de l'étude structurelle semble résider dans la déconstruction du texte. Les spécialistes des psaumes y trouveront un intérêt. Mais ceux qui sont en quête de sens ne doivent rien en attendre, car l'analyse n'articule que fort peu cette décortication avec des significations et une portée spirituelle. On peut être dérouté par le contraste entre la technicité formelle extrême et l'absence de significations théologiques fortes.

Dany NOCQUET

---

## THÉOLOGIE PRATIQUE

---

Yves KÉLER, *Le culte protestant – Tome 1 : Le culte : fonction, structure, forme*, Strasbourg, Imprimerie Europe Copies 67, 2006 (réédition, première édition de date indéterminée). 23 cm. 343 p. ISBN 2-916524-05-3. € 24.

---

L'ouvrage se présente comme un précis de liturgie fouillé du point de vue historique. Il constitue une précieuse source d'information sur la pratique du culte protestant traditionnel et sa justification théologique. Après une introduction générale, il présente de manière détaillée chaque partie et chaque élément de la célébration. La description est souvent accompagnée de conseils pratiques. Il comporte des sources liturgiques anciennes. En annexe, il présente en outre les offices de Martin Luther (1523 et 1526) ainsi que l'ordre de la célébration de Calvin d'après la *Forme des prières et chants ecclésiastiques* de 1542.

L'approche générale est classique d'une démarche qu'on peut qualifier de déductive. La perspective est normative, les jugements nets. En revanche, les évolutions contemporaines ne sont pas prises en compte. En particulier, il n'est fait aucun cas des liturgies en vigueur depuis les années 1990 dans l'Église évangélique réformée du canton de Vaud ou dans l'Église réformée de France. On en veut pour preuve cette citation de la bibliographie commentée à propos de la liturgie de l'ERF de 1963 (p. 286) : « Ce livre est la base officielle du culte de l'ERF. Il est pour l'essentiel bien fait, et devrait être refondu et complété, car il représente une bonne base pour la célébration du culte réformé. » K. ajoute, dans un jugement général (p. 287) : « Les autres documents existant en français sont fragmentaires et incomplets, et souvent fort médiocres et verbeux. » Rien ne permet de savoir quels textes l'auteur vise par ce jugement.

Nicolas COCHAND

---

Gwenola RIMBAUT, *Soutenir une démarche spirituelle en milieu hospitalier*, Bruxelles/Montréal, Lumen Vitae/Novalis, coll. « Théologies pratiques », 2006. 24 cm.

254 p. ISBN 2-87324-269-8/2-89507-780-0. € 22.

R., professeur à la faculté de théologie catholique d'Angers, a exercé plusieurs années comme responsable d'aumônerie dans des institutions publiques et privées. Ce livre est l'aboutissement d'une recherche qui s'appuie sur des rencontres vécues en aumônerie. Il s'agit en fait du texte remanié et condensé de sa thèse de doctorat en théologie pratique. La problématique de ce travail est la convergence de plusieurs questionnements pratiques en « situation » : l'émergence de la notion de « besoins spirituels » en lien avec le développement des soins palliatifs ; l'autonomisation du spirituel par rapport au « religieux » ; la prise en compte de démarches de spiritualité laïque.

En se fondant sur un corpus de récits d'entretiens vécus en aumônerie, R. essaie de modéliser les processus à l'œuvre dans le cheminement de personnes malades où sont rapprochés, distingués et articulés le spirituel et le religieux. Il s'agit de préciser les critères d'une spiritualité laïque où le don et la reconnaissance pourraient prendre une place.

R. entreprend la vérification de ses hypothèses en rendant compte de leur réception par d'autres aumôniers qui s'interrogent sur le contenu d'une spiritualité laïque. R. examine ensuite l'apport possible de « ces professionnels de l'écoute » à partir de deux ouvrages de psychanalystes (D. Sibony, *Don de soi ou partage de soi* et D. Vasse, *La vie et les vivants*) dont les analyses convergentes conduisent à l'affirmation d'une « prééminence de l'ordre du don » (p. 141). R. s'intéresse également aux liens entre spiritualité laïque et foi chrétienne. Elle cherche à trouver les points communs entre les deux en s'interrogeant notamment sur la question du « don réciproque » et la construction

« d'une vie sensée ». Enfin, R. propose une analyse de la pratique des aumôneries hospitalières catholiques.

En conclusion, R. tire les conséquences théologiques et ecclésiologiques des pratiques d'aumônerie : « Abandonnant la position dominante, l'Église est appelée au partage réciproque et gratuit, sans projet de persuader ou de convaincre autrui » (p. 239). R. précise que si la pratique de la « relecture pastorale » est encore minoritaire en milieu d'aumônerie hospitalière et dans d'autres secteurs pastoraux, c'est elle qui pourtant permettra des mutations profondes. « C'est elle aussi qui évacuera l'idée d'une vérité révélée détenue par le Magistère car la relecture pastorale est fondée sur l'idée d'une vérité divine comme présence de Dieu à discerner ensemble dans l'humain avec l'aide de la Parole de Dieu partagée entre les chrétiens » (p. 241).

Ce travail fondé sur une pratique confrontée aux situations limites de l'expérience humaine conduit l'auteur à s'interroger sur le contenu d'une démarche spirituelle non religieuse. Si la démarche peut paraître complexe pour un protestant compte tenu des présupposés théologiques à l'œuvre, cette réflexion, comme l'indique les éléments de conclusion, propose quelques révisions radicales, invitation à approfondir le dialogue au-delà des caricatures et des malentendus.

Claude LEVAIN

---

Gerald A. ARBUCKLE, *Refonder l'Église. Dissentiment et leadership*, traduit de l'anglais par Albert BEAUDRY et Ghislaine ROQUET, Saint-Laurent, Can., Bellarmin, 2000. 23 cm. 343 p. ISBN 2-89007-908-2.

---

La thèse essentielle de l'ouvrage est qu'« une saine pluralité d'opinions et un niveau raisonnable de dissentiment »

sont des conditions nécessaires pour qu'une organisation ait un avenir (p. 9). Le dissentiment consiste à proposer des solutions de rechange, par rapport aux modes d'agir et de penser hérités du passé. Si A. parle de « refondation », et non seulement de renouveau, c'est qu'il considère que l'Église catholique nécessite plutôt une sorte de seconde naissance qu'un rafraîchissement.

La première partie, après avoir fait état de la souffrance de ceux qui cherchent à faire évoluer les choses (chap. 1), analyse les motifs profonds du mouvement conservateur dans l'Église catholique. En effet, selon A., Vatican II a provoqué une forme de chaos, au sens où la rupture avec le passé qu'il a provoqué conduit à la désintégration des systèmes de signification d'une culture (chap. 2). De même, A. analyse les ressorts profonds de la « chasse aux sorcières » dans l'Église post-conciliaire (chap. 3). Un chapitre sur le leadership (chap. 4) permet d'accéder facilement aux résultats importants d'une littérature pléthorique sur le sujet.

La deuxième partie propose une étude de cas de la vie religieuse contemporaine, portant sur les congrégations. L'hypothèse d'A. est que cette analyse s'applique à l'Église dans son ensemble. Il parle ainsi de refonder les congrégations religieuses (chap. 5), décrit les communautés face aux dangers de l'individualisme et de la paralysie (chap. 6), évoque les résistances aux changements et les deuils nécessaires à vivre sous forme de rites (chap. 7), propose une manière de gouverner en collaboration à destination des « dissidents en autorité », c'est-à-dire ceux qui sont en position de responsabilité et cherchent à faire évoluer l'institution (chap. 8). Le dernier chap. (9) porte sur le « Synode sur la vie religieuse en 1994 », en le situant dans l'histoire depuis le monachisme ancien, pour appliquer ensuite l'étude d'ensemble à cet événement.

Les principaux modèles d'analyse dans ce livre sont empruntés à l'anthropologie culturelle. En même temps, les expériences de management sont fortement présentes dans le propos. Au total un livre utile, mais dont le pathos essentiel a son champ de pertinence dans le catholicisme romain. Il n'en demeure pas moins que la réflexion au sujet des manières d'assumer une position d'autorité est également précieuse dans le protestantisme, et que ce livre montre une fois de plus combien le catholicisme est une réalité plurielle.

Fritz LIENHARD

---

Jean-Yves BAZIOU, Marie-Hélène LAVIANNE, dir., *Entre mémoire et actions. L'émergence de théologies pratiques*, Bruxelles/Montréal, Lumen Vitae/Novalis, coll. « Théologies pratiques », 2004. 23 cm. 139 p. ISBN 2-87324-242-6/2-89507-531-X. € 18,50.

---

Cet ouvrage est le fruit du travail du Groupe de recherche en théologie pratique de l'Université catholique de Lille, de 2000 à 2003. Il a pour objectif de montrer la nécessité d'une recherche interdisciplinaire et interconfessionnelle en ce qui concerne la genèse des théologies pratiques. Celles-ci (souvent au pluriel dans ce livre) sont situées de manière constante entre la tradition chrétienne et le lien avec l'action. Leur objectif est indiqué par M.-H. LAVIANNE : elles « accueillent, questionnent, critiquent les pratiques sur le terrain de la vie quotidienne ». En même temps, il s'agit de discerner la pratique de Dieu dans le monde.

C'est pourquoi, après une préface de Mgr Gérard DEFOIS et l'introduction de M.-H. LAVIANNE, dans le cadre d'un premier axe intitulé « La pluralité des approches, la diversité des contextes », une première contribution de J.-F. ZORN

présente les différentes formes et les différents statuts de la théologie pratique, et la tâche d'articulation qui est la sienne. Ensuite, M. CLAVIER propose une étude d'articles de la revue *Concilium*, montrant en quoi cette revue est « pratique ». Le deuxième axe « Mémoire et actions » regroupe les articles de J.-M. BREUVART, « Paul Ricœur ou les engagements de la mémoire », d'A. GOUNELLE, « Mémoire, action et projet » et J. JONCHERAY, « Action et intelligence théologique ». Le troisième axe porte sur « les conditions d'émergence ». Y trouvent place l'article de J. HAERS « Les conditions d'émergence de nouvelles théologies pratiques. La perspective des théologies de la libération », et celui de J.-Y. BAZIOU, « Conclusions : Le singulier pluriel des théologies pratiques ».

Dans la pluralité irréductible de ses approches, ce petit livre très stimulant peut-être lu comme une initiation à la théologie pratique.

Fritz LIENHARD

---

Élisabeth PARMENTIER, *L'Écriture vive. Interprétations chrétiennes de la Bible*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le monde de la Bible 50 », 2004. 22 cm. 285 p. ISBN 2-8309-1111-3. € 32/CHF 47.

---

Le but de ce livre est d'aider le lecteur à cheminer parmi les différentes interprétations de la Bible. Ainsi le lecteur est en présence d'une sorte de bilan de la discussion actuelle entre spécialistes, même s'il s'agit plutôt des grandes orientations que de l'énumération des méthodes, et si l'auteur ne propose pas de parcours historique. P. réfléchit à une lecture à la fois chrétienne et située dans le dialogue entre les religions. De même, le propos est à la fois enraciné dans une tradition luthérienne et marqué par la participation de P. au dialogue œcumé-

nique. Elle constate en effet que dans le domaine de l'herméneutique, l'œcuménisme a beaucoup progressé.

L'introduction (chap. 1) montre que l'auteur ne cherche pas seulement à faire œuvre de scientifique, mais aussi à voir dans la Bible une « ouverture à la révélation de Dieu ». Ensuite, chaque chap. présente un modèle d'interprétation et ses méthodes, non sans les considérer d'un point de vue critique. Elle propose une classification des orientations : « le modèle kérygmatic » (chap. 2), « le modèle historique » (chap. 3), « le modèle structural et sémiotique » (chap. 4), « le modèle narratif » (chap. 5) et « le modèle expérientiel » (chap. 6). La conclusion définit « des critères pour reconnaître des lectures qui trahissent ou ne respectent pas le texte, qui le lisent de manière enfermante, qui en font des idéologies ». P. part des pôles herméneutiques que sont l'auteur, le texte et le lecteur. Les modèles mettent l'accent sur l'un ou l'autre de ces pôles, ou encore sur leur interaction.

Même si l'ouvrage est d'abord destiné aux habitués de la Bible et ne prétend donc pas offrir un nouveau modèle de recherche, on peut regretter que les défis théologiques – en particulier christologiques – liés à certaines méthodes, comme la méthode historico-critique, ne soient pas vraiment traités. Il s'agit néanmoins d'un livre extrêmement utile qui parvient à rendre compte d'un sujet complexe, tout en étant accessible et intéressant pour les « praticiens » de la Bible. Le lecteur y trouvera rapidement une description synthétique et critique de la méthode herméneutique de son choix, ce qui rendra de grands services à tous.

Fritz LIENHARD

Gilles ROUTHIER et Marcel VIAU, dir., *Précis de théologie pratique*, Montréal/Bruxelles, Novalis/Lumen Vitae, coll. « Théologies pratiques », 2004. 23 cm. 819 p. ISBN 2-89507-501-8/2-87324-224-8. € 30.

On sait que la tâche et les méthodes de la théologie pratique demeurent largement objet de débat aujourd'hui. En même temps, cette discipline est en pleine expansion, notamment au Québec. L'ouvrage commence par une proposition de définition : « Si la théologie pratique est concernée d'emblée par les pratiques rattachées aux institutions ecclésiales, elle l'est également par toutes pratiques sociales dans lesquelles on peut repérer des résonances religieuses. Sa tâche consiste essentiellement à élaborer un discours critique sur les pratiques inhérentes à certaines traditions chrétiennes et sur leur performativité dans le monde contemporain. » Cette définition est particulièrement large. La tension entre les références théologiques et la question de la pertinence actuelle est posée d'emblée.

L'objectif de ce livre de plus de 800 pages est de faire la synthèse de l'évolution récente de la TP. Sa visée est résolument œcuménique, tant en ce qui concerne les auteurs que les thématiques.

Il se présente en deux parties. La première « rappelle quelques notions fondamentales cruciales pour comprendre les grandes tendances du domaine » ; il s'agit d'un état de la question : épistémologie, courants, méthodes et concepts. Ainsi, dans la première partie, « La théologie pratique », nous trouvons d'abord des apports historiques, avec B. KAEMPF, « Réception et évolution de la Théologie Pratique dans le protestantisme », et G. ADLER, « La théologie pastorale dans la théologie catholique de l'après-guerre à Vatican II ». Son épisté-

mologie est traitée par M. VIAU, « De la théologie pastorale à la théologie pratique », et par J. AUDINET, « La pratique évangélique dans la mondialisation ». Le thème des « courants théoriques » est traité par M. DUMAS, « Corrélation – Tillich et Schillebeeckx ». La sous-partie « Ses méthodes et ses instruments de travail et d'analyse » est composée des articles de M. VIAU, « La méthodologie empirique en théologie pratique », de J. COUTARD, « Entretien, focus group et analyse de contenu » et de J.-M. DONEGANI, « Les récits de vie ». Cette partie méthodologique est particulièrement précieuse et intéressante. La sous-partie « Ses concepts fondamentaux et ses références cardinales » regroupe les travaux de D. VILLEPELET, « Pratique et action », J.-M. GAUTHIER, « De la praxis chez les chrétiens ou les pratiques chrétiennes revisitées (Praxis ecclésiale, praxis des chrétiens, praxis sociale) », F. MOSER, « Les acteurs de la vie religieuse. Le pouvoir des institutions et l'autorité de l'expérience vécue », J. JONCHERAY, « Théologie et sciences humaines », F. LAUGRAND, « Culture », et L. GAGNEBIN, « La norme de la Bible en théologie pratique ». La sous-partie « Sa méthodologie propre » regroupe les articles de K. BLASER, « La théorisation des pratiques » et de J.-G. NADEAU, « Une méthodologie empirico-herméneutique ». La dernière sous-partie, intitulée « Ses domaines », est composée uniquement de l'article de M. VIAU, « Les actes fondateurs de la théologie pratique ».

Ce dernier article présente les « actes fondateurs » qui suscitent la réflexion en TP et organisent la seconde partie dont les titres se présentent comme des verbes d'action : proclamer, célébrer, édifier, soutenir. La première sous-partie s'intitule « Proclamer. La recherche, la découverte et l'annonce de l'Évangile ». Nous y trouvons les travaux de J.-F. ZORN, « Entreprendre la mission et

l'évangélisation », A. FORTIN, « Faire circuler la parole dans l'espace public », H.-G. GAGEY, « Proposer la foi, partager l'Évangile », S. TREMBLAY, « Mener un dialogue pastoral », R. BRODEUR, « Éveil spirituel. De l'éveil spirituel à l'expérience religieuse vers l'expérience de foi », M.-J. POIRÉ, « Initier à la vie chrétienne et construire l'identité chrétienne des sujets », A. FAUCHER, « Lire la Bible, une pratique fondatrice », A. FOSSION, « Faire résonner la parole : la pratique catéchétique », B. REYMOND, « Prêcher dans la perspective protestante. La Réforme et la prédication », A. BINZ, « Accompagner les adultes sur les chemins du croire », G. MARCHESSAULT, « Communiquer la foi dans une parole publique : intervenir dans les médias de masse », J.-G. NADEAU, « Du témoignage à la théologie pratique », E. ALBERICH, « "Inculquer et indigéniser le christianisme" ». Une deuxième sous-partie est intitulée « Célébrer. L'expression religieuse et la célébration des sacrements ». Elle regroupe L. BOUCHARD, « Des rites pour croire. Analyse et questionnement des pratiques rituelles », J.-Y. BAZIOU, « S'inscrire dans le temps », G. HÉBERT, « Exprimer et s'exprimer : les arts... quand la foi se fait sensible », J.-M. DONEGANI, « Symboliser l'identité collective », M. DONZÉ, « Prier », R. BRODEUR, « Symboliser l'expérience : symbole – expérience symbolique ». La troisième sous-partie appelée « Développer. Le gouvernement pastoral et l'accompagnement des individus », se compose des articles de M.-H. LAVIANNE, « Faire Église », J. MORLET, « S'agréger et participer à une ecclésiola », R. VAILLANCOURT, « Se réconcilier et repartir à neuf », M. PELCHAT, « Participer : devenir sujet actif dans l'Église », M.-H. CARETTE, « Bénévolat et mutualité : chemins de justice et de communion pour l'Église

du XXI<sup>e</sup> siècle », H. DERROITTE, « Construire un projet pastoral : étapes et méthodes », G. BAILLARGEON, « Présider l'Église de Dieu et l'assemblée eucharistique », G. ROUTHIER, « Gouverner en Église : entre gestion pastorale et gouvernement spirituel », G. ROUTHIER encore, « Marcher ensemble et vivre la synodalité », C. GRONDIN, « Guider dans la vie spirituelle et devenir guide spirituel », G. GOUBOUT, « Accompagner. La relation d'aide ou le *counseling* pastoral ». Enfin, une dernière sous-partie, intitulée « Soutenir. Action solidaire et présence dans l'espace social », propose les contributions de L. BARONI, « Vivre ensemble solidairement », S. LEFEBVRE, « Agir dans la sécularité », J. RACINE, « Transformer la société et libérer la personne », C. ODIER, « Visiter et soigner les malades », G. RINFRET, « Accompagner les aînés », É. GRIEU, « Construire avec les jeunes », M. LEFEBVRE, « Soutenir les familles », J.-L. BRUNIN, « Accueillir l'étranger ».

Cette manière d'organiser le matériau peut être un peu déroutante pour ceux qui sont habitués à la distinction classique entre homilétique, catéchétique, cure d'âme et diaconie. La mission, la prédication, la cure d'âme et la catéchèse sont regroupés dans la partie « Proclamer ». « Célébrer » fait l'objet d'une partie en soi, ce qui correspond bien à l'importance donnée à la messe dans le catholicisme. Les aspects artistiques y sont inclus. Il est intéressant de constater que la kybernétique, science du gouvernement de l'Église, est fortement développée également, et on y retrouve encore de la cure d'âme. Enfin, tout ce qui relève de la diaconie fait l'objet d'une attention particulière, puisque le rapport à la société dans son ensemble y trouve sa place.

L'ouvrage est également révélateur de la diversité des manières de faire de la théologie pratique aujourd'hui. Nous

trouvons des articles qui relèvent presque de la sociologie, d'autres pourraient être désignés comme une forme de théologie appliquée. Nous lisons des discours ecclésiaux ou encore des écrits de spiritualité. Cette diversité est inévitable, dans la mesure où le lien entre ces différents aspects s'avère constitutif de la théologie pratique. Mais s'ensuit également une certaine hétérogénéité des discours et surtout des méthodes.

Ni dictionnaire ni monographie, cet ouvrage atteint son objectif. C'est un outil destiné en premier à un public d'étudiants en théologie et en sciences religieuses, mais utile pour tous ceux et celles qui cherchent une introduction à la TP.

Fritz LIENHARD

---

Marcel VIAU, *L'univers esthétique de la théologie*, Montréal, Médiapaul, coll. « Brèches théologiques 37 », 2002. 21 cm. 310 p. ISBN 2-89420-478-7.

---

L'ouvrage se situe dans la lignée des travaux précédents de l'auteur, portant sur « l'artéfact théologique », un discours parlant de Dieu et relevant de l'art. Il examine le lien entre art et beauté (chap. 1) avant de clarifier la question du rapport entre l'objet esthétique et la matérialité (chap. 2). V. tire ensuite les conséquences de ces réflexions, en parlant de l'artéfact théologique comme d'un langage, visant à produire un effet sur l'allocataire (chap. 3). Rappelant que le langage relève de la production artistique, acte d'expression (chap. 4), V. reprend les figures rhétoriques, en les appliquant à l'œuvre d'art (chap. 5 et 6). La suite de l'ouvrage peut surprendre ceux qui sont habitués aux ouvrages de théologie de facture classique, puisqu'il s'agit d'une nouvelle, essayant de décliner une thématique théologique sur le mode narratif.

L'ouvrage offre un remarquable aperçu des avancées récentes de la

recherche internationale dans ce secteur de la théologie pratique qui s'intéresse aux liens entre l'art les sens.

Fritz LIENHARD

---

Hans-Werner DANNOWSKY, Gabriele SAND, *Im Anfang das Bild. Predigten und Denkanstöße zu moderner Kunst*, Gütersloh, Gütersloher, 2006. 22 cm. 151 p. dont 15 planches couleur + un CD. ISBN 978-3-597-03188-0. € 20,50.

---

Cet ouvrage rend compte d'un certain nombre de « cultes artistiques » (*Kunstgottendienste*) qui ont lieu depuis 1983 à l'intérieur du musée Sprengel à Hanovre. Comme le souligne l'introduction, un tel projet n'est possible qu'à une double condition : que les acteurs culturels – ici l'un des musée de la ville – soient ouverts à la dimension spirituelle et biblique d'une œuvre d'art, et que les Églises soient ouvertes à la dimension artistique ; de fait, les Églises luthériennes de Hanovre (en relation avec les Églises catholiques, réformée et la communauté juive) se sont impliquées dans différents projets artistiques comme celui de « Donner un espace à l'art dans les églises ».

La publication ne rapporte que les prédications artistiques de l'un des protagonistes de ces « cultes artistiques », H-W. DANNOWSKY. Celles-ci sont introduites par une historienne de l'art travaillant au musée Sprengel, G. SAND. Nous avons donc là une collaboration équilibré et exemplaire entre les milieux de l'art contemporain et l'institution ecclésiale, réalité qui serait difficilement envisageable en contexte français.

15 œuvres d'art contemporaines sont commentées, à la fois artistiquement et spirituellement. Le choix des œuvres et des artistes est assez classique : à côté de grands noms de l'art allemand du

xx<sup>e</sup> siècle (Barlach, Werefkin, Ernst, Beuys, Richter), des Français (Dubuffet, Chagall) et des abstraits américains (Mark Rothko, Bruce Nauman, Sam Francis, Robert Frank), ainsi que des artistes moins connus (Otto Piene, Horst Antes, Ernst Wilhelm Nay).

Les 15 œuvres commentées n'ont aucune relation avec les thématiques bibliques ou religieuses. Les utiliser en contexte religieux n'est certes pas interdit, mais on aurait alors aimé disposer d'une réflexion sur les fondements conceptuels permettant un lien qui ne soit ni récupérateur, ni arbitraire. Il est surprenant que dans des textes qui s'intitulent « prédications » la relation à la Bible soit presque inexistante. On n'y trouve en tout cas pas le va-et-vient que l'on attendrait entre un texte biblique – souvent absent ou réduit à quelques citations hors texte – et l'œuvre d'art. On peut aussi regretter que le style oral et les allusions trop circonstanciées aux participants de l'événement (p. 112, par ex.) n'aient pas fait l'objet d'un travail de réécriture.

L'esthétique du livre est soignée : papier glacé, effets graphiques, mise en page travaillée, et les commentaires des œuvres sont aussi disponibles sur CD.

Jérôme COTTIN

---

Suzanne FETZER, *Apoteke, Hirte, Narr. Bekannte und überraschende Darstellungen von Jesus. 10 komplette Entwürfe für die Gruppenarbeit*, Neukirchen-Vluyn, AUSAAT, coll. « Kreativ Kompakt », 2006. ISBN 978-3-7615-5393-0. CHF 36/€ 20.

---

*Le pharmacien, le berger, le fou. Représentations connues et surprenantes de Jésus.* Avec ce titre et sous-titre, le thème de cette publication, destiné à un travail d'animation biblique, est donné. F. propose l'analyse de 10 représenta-

tions étonnantes de Jésus, de toutes époques, qui intriguent, interrogent et nous aident à découvrir ou redécouvrir le Jésus surprenant des Évangiles. Chaque représentation est accompagnée d'un transparent, et analysé de trois manières : sommairement, pour une lecture rapide ; de manière plus détaillée, avec des informations complémentaires sur l'auteur et le contexte de l'œuvre ; intégrées à une animation liturgique et biblique.

L'originalité de cet ouvrage est double.

1. Dans les sujets traités et les œuvres retenues. Ainsi découvre-t-on l'un des fleurons de l'iconographie luthérienne de l'époque baroque : la création du *Christ pharmacien*. Le Christ est représenté en pharmacien, proposant de soigner le croyant « malade » avec des médicaments qui ont des noms théologiques : « grâce », « espérance », « paix », « herbes du crucifié », etc. Le piétisme luthérien n'a pas produit que des chansons, mais aussi des images. F. n'est pas pour autant restée enfermée dans l'iconographie chrétienne traditionnelle : elle nous propose d'autres représentations étonnantes, comme la photographie en cinq panneaux de la *Cène* (inspirée de celle de Vinci) de l'artiste russe Raouf Mamedof, où le Christ et les 12 disciples sont représentés en trisomiques (la date de cette intéressante œuvre n'est pas donnée). Deux autres représentations nous ouvrent à l'art africain en dialogue avec la Bible : un Christ noir en batik du Burkinabé Bangé Kiendregeogo (1996-1997), et un Christ jouant du tam-tam à l'intérieur d'une représentation évoquant le *Notre Père*, du Camerounais René Tchebetcho (1988).

2. En regard de chaque œuvre, F. a interviewé des personnes dont l'activité professionnelle ou la situation personnelle est en relation avec le thème lié au Christ représenté : une pharmacienne (pour le Christ pharmacien), trois triso-

miques, un architecte (pour le Christ constructeur), un pêcheur (pour le Christ pêcheur), etc. Cette initiative tend à rapprocher l'art de la vie ordinaire, professionnelle. L'œuvre d'art devient un pont utile entre deux expériences : celle, spirituelle, de la lecture de la Bible et celle, humaine, du travail quotidien.

D'autres thèmes, comme ceux du Christ *juge, berger, enseignant, pêcheur*, sont plus traditionnels, mais sont traités de la même manière.

Jérôme COTTIN

---

Ulrich HAAG, *Du sollst dir kein Bildnis machen ? Gemeindegottesdienste mit Bildern gestalten*, Gütersloh, Gütersloher, 2005. 21 cm. 138 p. et 10 transparents. ISBN 3-579-02742-5. € 20,50.

---

H. est pasteur à Aix-la-Chapelle. Il nous fait part dans cette publication d'un certain nombre de ses prédications dans lesquelles il utilise des œuvres d'art. 10 œuvres sont proposées à la méditation, et montrées à partir de transparents. Parmi celles-ci, 4 (magnifiques) aquarelles de Salvador Dali, tirées de sa Bible illustrée, la « Bible de Dali » (éditée en 5 vol. aux éditions Rizzoli à Milan), 2 dessins d'Otto Dix, une lithographie de Marc Chagall, une aquarelle de Roland-Peter Litzenburger, et deux œuvres de moindre importance.

En dépit de l'intérêt des œuvres qu'il donne à voir, ce livre poursuit un objectif qui me paraît discutable. Proposer un culte à partir d'une œuvre d'art, clé en main, comme modèle à recopier, me semble aller à l'encontre d'une démarche créative, justement inspirée par les œuvres d'art. Sur ce point, démarche artistique et kérygme se ressemblent : l'une et l'autre sont de l'ordre d'une parole vivante, d'une émotion

esthétique et d'un sentiment religieux uniques.

Jérôme COTTIN

---

Diana KLÖPPER, Kerstin SCHIFFNER, *Gütersloher Erzählbibel. Die Bibel. Mit Bildern von Juliana HEIDENREICH auf CD-Rom*, Gütersloh, Gütersloher, 2005. 21 cm. 191 p. ISBN 978-3-579-05467-4. € 30,80.

---

Les éditions Gütersloher ont publié une Bible illustrée, intitulée « Gütersloher Erzählbibel » (récits bibliques de Gütersloh), pour enfants, jeunes, et toute personne désireuse d'approcher les textes bibliques par la médiation du visuel. La présente publication est en fait un commentaire théologique et pédagogique concernant les principales illustrations de cette Bible (les renvois à cette Bible de Gütersloh sont permanents et alourdissent quelque peu la lecture de ce manuel). Plus de 250 illustrations sont présentées sur un cd-rom ; dans l'ouvrage papier, ces mêmes illustrations sont commentées de trois manières : une brève description, des réflexions complémentaires sur l'image, des indications pour un travail pédagogique sur et à partir de l'image.

Les illustrations de l'artiste Juliana HEIDENREICH sont assez réussies : il s'agit d'un style figuratif, combinant des couleurs vives, des collages et quelques calligraphies. Certaines images sont assez convenues, d'autres plus originales.

Deux remarques. (1) Cette Bible illustrée se situe dans la tradition, très présente dans le christianisme occidental (de Grégoire le Grand à Luther), de l'image pédagogique, accompagnant le texte, et le dupliquant visuellement pour en faciliter l'accès. Une méthode pédagogique qui a ses avantages et ses inconvénients. (2) On peut se demander si la

multiplication d'aides pédagogiques ne finit pas par desservir le texte biblique : nous sommes ici au 3<sup>e</sup> décrochage par rapport à la source première, Bible illustrée, puis images seules, puis commentaires des images. Comment faire pour que le texte biblique ne disparaisse pas sous ces commentaires et commentaires de commentaires, qu'ils soient visuels ou scripturaires ?

Jérôme COTTIN

---

### THÉOLOGIE SYSTEMA- TIQUE ET PHILOSOPHIE

---

Geraldo Luiz DE MORI, *Le temps énigme des hommes, mystère de Dieu*, Paris, Cerf, coll. « Cogitatio Fidei 250 », 2006. 21,5 cm. 392 p. ISBN 2-204-08086-1. € 40.

M., jésuite et professeur à la faculté de théologie de l'*Instituto Santo Inácio* à Belo Horizonte (Brésil), propose une réflexion rigoureuse sur la question du temps, de ses apories et des réponses que peut y apporter une théologie ayant pris acte du tournant herméneutique effectué au xx<sup>e</sup> siècle. Son projet est ainsi d'analyser les expériences et les représentations brésiliennes, bibliques et théologiques, du temps, dans une reprise novatrice de la dialectique désormais traditionnelle entre histoire et eschatologie.

Il commence par dresser un panorama de la question du temps et de ses apories dans l'histoire de la métaphysique occidentale (Aristote, Augustin, Thomas d'Aquin, Hegel, Heidegger, etc.). Puis il met en évidence l'apport novateur de l'herméneutique ricœurienne développée dans *Temps et récit*, qui permet de donner une réponse « poétique » à l'aporétique du temps. Cette approche permet

de penser l'unicité et le sens du temps tout en évitant l'écueil d'une synthèse totalisante.

M. confronte ensuite deux lectures possibles de l'histoire du Brésil, ainsi qu'une « variation imaginative » sur ce thème. Entrecroisant histoire et fiction à l'école de Ricœur, il isole des « connecteurs de représentance » et de « signification » de l'histoire brésilienne, de manière à proposer une compréhension possible de « l'identité narrative » des Brésiliens. Celle-ci repose sur la notion clé d'« anthropophagie », qui traduit la capacité de ce peuple à s'approprier les diverses composantes de son histoire pour créer à partir de là une identité originale.

Suit alors un chapitre consacré à l'épistémologie du discours théologique dans la modernité (théologie libérale, Bultmann, Barth, Balthazar, Rahner, Tillich, théologie de la libération). M. conclut en proposant sa propre méthode pour dépasser la fausse alternative rationalisme/fidéisme : la « poétique eulogique et eucharistique » du temps, qui fait droit à la dimension symbolique (langagière) de la réalité humaine et divine. La christologie devient l'axe autour duquel s'articule la suite de la réflexion.

Il examine alors les représentations du temps dans l'univers des significations bibliques, en particulier la question du « fondement » du temps et celle de sa fin, dans la mesure où l'identité narrative de Jésus en donne une interprétation globale. Cherchant à définir l'unité et le sens du temps en s'inscrivant dans le débat théologique contemporain (Bultmann, Cullmann, Moltmann, Pannenberg, etc.), M. trace sa propre voie sur la base d'une attention portée aux formes narratives du temps. Parlant ainsi de « temps accompli en J.-C. » et de « temps révélé en J.-C. », il ressaisit le questionnement sur l'être du temps dans la métaphysique occidentale en

déplaçant la perspective grâce aux pensées de Jüngel et S. Breton qui lui permettent de soutenir le caractère central de la Croix comme fondement dérobé du temps. La question théologique sur le temps est ainsi arrachée de sa gangue ontologique pour être réinvestie à partir de la Croix qui révèle Dieu comme « relation, amour, pardon ».

Ayant défini ce qu'il appelle « le temps eulogique et eucharistique du Fils », M. peut alors revenir à la question du temps des Brésiliens de manière à réconcilier ses compatriotes avec leur histoire et leur mémoire collective, à la lumière de la requalification du temps, opérée à la Croix sur le mode de la « Donation ». Ainsi, le « temps raconté en Jésus-Christ » permet de faire droit à la pluralité des significations et de résister à la tentation de la clôture identitaire (y compris sur le plan ecclésial) tout en faisant advenir l'espérance « d'un temps, d'une histoire et d'une humanité autres ».

On le voit, il s'agit dans cet ouvrage de s'éloigner du *concept* pour se tourner vers le *récit*. Un pont narratif est ainsi construit entre l'herméneutique de la conscience historique biblico-théologique et l'herméneutique de la conscience historique brésilienne. On notera que la démarche suivie ici permet de convoquer le lecteur européen à distance de son propre contexte sociohistorique, lui permettant de découvrir dans l'expérience singulière d'une autre culture de possibles répercussions universelles. On se réjouira aussi de la profonde connaissance de la théologie protestante qui se reflète dans le travail de cet auteur catholique.

Guilhem ANTIER

---

Pierre GENDRON, *La modernité religieuse dans la pensée sociologique. Ernst Troeltsch et Max Weber*, Sainte-

Foy, Presses de l'Université Laval, coll. « Pensée allemande et européenne », 2006. 24 cm. xii-107 p. ISBN 2-7637-8312-0.

---

Entre Troeltsch et Weber, les liens, tant personnels qu'intellectuels, sont étroits. Ils ont la même préoccupation dominante (le rapport entre religion et société), ont collaboré, se sont mutuellement influencés. Leurs analyses sont souvent convergentes et complémentaires (par exemple sur l'importance déterminante de l'historicité), mais pas toujours (ainsi quant au type « mystique » de religiosité, qui fascine Troeltsch mais que Weber a plutôt tendance à dévaloriser, voire à écarter). Leurs recherches partent d'un questionnement symétrique : Troeltsch s'interroge sur l'influence des facteurs non religieux sur l'évolution du christianisme, et Weber sur l'importance des facteurs religieux dans la structuration sociale.

Ce livre analyse les proximités et les écarts entre les deux penseurs quant à la modernité et son articulation avec le religieux. Alors que Weber cherche à dégager des « types historiques », Troeltsch se préoccupe de l'avenir du christianisme et de son adaptation au monde moderne. La sécularisation qui le caractérise est pour le premier un « désenchantement du monde » sous l'effet d'une rationalisation croissante ; pour le second, elle ne signifie pas la disparition de la religion, mais une transformation de son rôle culturel et social. La modernité a frappé d'obsolescence les modèles anciens, aussi bien celui du catholicisme médiéval que celui du protestantisme classique. Il s'agit donc de trouver des modèles nouveaux qui conviennent pour aujourd'hui tout en se situant dans la ligne de l'évangile. Ainsi, il y a plus d'un siècle, Troeltsch met en place la problématique qui commande une grande partie de la réflexion contemporaine.

G., professeur à Montréal, ne restreint pas sa réflexion à Troeltsch et Weber, il s'intéresse aux débats qu'ils ont engendrés et à leur prolongement dans les recherches de Blumenberg, Bultman, Casanova, Gogarten, Gaucher, Theissen et quelques autres. Son ouvrage est clair, bien informé (mais on peut regretter et s'étonner qu'il ne fasse aucune allusion aux travaux menés à l'Université Laval de Québec, sous la direction d'A. Dumais et de J. Richard, qui ont été publiés en deux volumes par le même éditeur). Il est certes discutabile sur certains points (la volonté louable de donner aux problèmes posés leur ampleur conduit parfois à des généralisations un peu hâtives), mais toujours suggestif.

André GOUNELLE

---

Jérôme ALEXANDRE, Michel FÉDOU, René LAFONTAINE, Alexis LEPROUX, Jean-Michel MALDAMÉ, *Penser le Christ aujourd'hui*, Paris, Parole et Silence, coll. « École cathédrale », 2005. 21 cm. 139 p. ISBN 2-84573-340-2. € 16.

Le contenu de l'ouvrage et son objectif sont donnés par A. GUGGENHEIM dans l'avant-propos : « On trouvera ici rassemblées les "Grandes Conférences" données au Studium Notre-Dame de Paris pendant l'année 2004-2005. Leur sujet commun est le Christ, et leur objectif de donner à des chrétiens ayant eu une première initiation théologique un aperçu réfléchi des questions actuelles qui se posent à la "christologie", doctrine et recherche ecclésiales concernant le Christ » (p. 5).

L'article de J. ALEXANDRE, « Un nouvel ordre d'amour sur l'univers », oriente le propos vers la problématique du rapport entre christologie et cosmologie. Le travail de R. LAFONTAINE sur « La christologie barthienne de la réconciliation » demanderait plusieurs nuances et correc-

tions : on ne peut lier simplement Schleiermacher à l'Aufklärung, Barth n'a pas été pasteur à Sawenfil mais à Safenwil, Adolf Hitler n'a évidemment pas été porté au pouvoir par des élections ecclésiastiques, la *Dogmatique ecclésiale* a été rédigée à partir de 1932 et non à partir de 1948. Suit le travail de J.-M. MALDAMÉ, « Le Christ et l'univers. Dialogue entre la théologie et la cosmologie scientifique », dont le propos est « de montrer que la dimension cosmique du salut ne se réduit pas à une métaphore, ni à un ornement poétique, mais qu'elle est réelle », et qu'elle répond à la question contemporaine du sens. En fait, son projet est de repenser la christologie dans les catégories contemporaines des sciences. Le travail de M. FÉDOU, « La christologie dans le contexte des débats entre le christianisme et les autres religions » développe le thème du corps mystique, capable d'accueillir certaines valeurs des traditions religieuses de l'humanité. C'est donc une vision inclusiviste conséquente qui est proposée. Les autres positions ne sont guère discutées. La dernière contribution, celle d'A. LEPROUX, « Le portique de Salomon », propose une méditation des chap. 7 et 8 du livre de la Sagesse, essayant de mettre ce texte en rapport avec la christologie.

Au total, nous sommes en présence d'un livre inégal, où des contributions bien informées côtoient des travaux plus superficiels.

Fritz LIENHARD

---

Adolphe GESCHÉ, Paul SCOLAS, dir., *Et si Dieu n'existait pas ?*, Paris/Louvain, Cerf/Université Catholique de Louvain, 2001. 23 cm. 169 p. ISBN 2-204-06712-1. € 18, 50.

Les auteurs de cet ouvrage ont en commun de présupposer la pertinence de la tradition chrétienne. S'il appartient à

la théologie de manifester cette pertinence « dans l'ordre de l'intelligence », la possibilité du rejet de la foi constitue néanmoins une chance pour la foi. C'est le propos de ce livre dans son ensemble. Se pose dès lors la question de ce qui changerait si Dieu n'existait pas. Dans cette logique, Adolphe GESCHÉ (« Le manque originaire ») et François MIES (« L'idée de Dieu suffit-elle ? Raison, prière et Bible ») mènent le débat avec la philosophie tandis que Jacques SCHEUER nous invite à l'étude du bouddhisme « Le "noble silence" du bouddhisme. Est-il opportun de trancher la question de Dieu ? » ; la psychanalyse, la sociologie et l'éthique sont également conviées au débat avec les contributions de Marie BALMARY (« Le presque rien de l'esprit »), de Luc VAN CAMPENHOUDT (« Comment rester Dieu dans un monde pluraliste ? ») et de Paul VALADIER (« Morale pour temps de nihilisme »). C'est Adolphe GESCHÉ qui conclut l'ouvrage, avec une étude intitulée « Un Dieu précaire ».

Comme il arrive parfois dans ce type d'ouvrage, les contributions sont inégales. Elles n'en sont pas moins stimulantes pour la pensée théologique.

Fritz LIENHARD

---

Christian DUQUOC, *Christianisme. Mémoire pour l'avenir*, Paris, Cerf, 2000. 21 cm. 126 p. ISBN 2-204-06485-8. € 13,70.

Dans ce petit livre simple et vivant, D. affronte une question essentielle : « Est-il vrai que le christianisme est exsangue et agonisant ? »

Pour répondre à la méfiance dont le christianisme fait l'objet, le théologien part de la Bible et de l'histoire. Il évoque la faiblesse de l'Église à ses origines, montrant que « le christianisme n'est pas une philosophie, mais un mouvement

suscité par un futur qu'il espère mais ne sait décrire ». Ce n'est qu'avec la conversion de l'Empire romain que les croyants ont cherché à transformer le monde, en prenant en charge une tâche sociopolitique. Le christianisme fut ainsi conduit à la chrétienté, qui prend virtuellement fin avec la Réforme protestante, et dont le deuil a commencé, dans le catholicisme, avec Vatican II. L'hypothèse de D. est que la foi redevient crédible si elle surmonte la nostalgie de la chrétienté pour reprendre son projet originaire. Dans cette logique, l'auteur esquisse à grands traits « La naissance de la foi » (1<sup>re</sup> partie), « L'affermissement de la communauté » (2<sup>e</sup> partie), « L'ébranlement : le rève politique » (3<sup>e</sup> partie) qui traite de la conversion de l'Empire, « Le deuil et le sursaut » (4<sup>e</sup> partie).

Un livre qui n'est réservé ni aux théologiens, ni aux catholiques romains !

Fritz LIENHARD

---

Christian DUQUOC, « *Je crois en l'Église. Précarité institutionnelle et Règne de Dieu*, Paris, Cerf, coll. « Théologies », 1999. 23 cm. 295 p. ISBN 2-204-06203-0. € 24, 20.

L'objectif de cet ouvrage exigeant est le suivant : « Intégrer la précarité de l'Église visible à son témoignage pour le Règne de Dieu » (p. 9). Autrement dit, il s'agit de montrer que les aspects visibles et invisibles ne s'opposent pas. La thèse est annoncée avec la même clarté : « L'institution ecclésiale est cette œuvre de Dieu qui reçoit sa qualité éternelle de son inscription dans la précarité du présent » (p. 11).

D. cherche à montrer les effets de l'évolution de la société contemporaine pour l'Église. Ainsi toute la première partie porte sur « l'ambivalence institutionnelle ». L'auteur évoque les constats

conduisant à parler de fracture entre l'institution et le « peuple de Dieu ». Sans complaisance, il évoque la discipline du mariage, la discipline ministérielle, la centralisation romaine, la manière de gérer les conflits et le mode de gouvernement ecclésial.

Dans la deuxième partie, ce sont les « qualités transcendantes » de l'Église qui sont l'objet du travail. D. veille cependant à éviter qu'elles ne fonctionnent « comme alibis d'une sensibilité sacrale et totalitaire ». Il y parle des marques de l'Église (unité, sainteté, catholicité et apostolicité), de sa structure sacramentelle et de sa « symbolique ».

Le rapport entre l'Église et le Règne est traité dans la troisième partie du livre. D. signale les dangers de ce thème à une époque où les utopies ont montré leur pouvoir dévastateur. Aussi souligne-t-il l'opacité de l'histoire avant d'évoquer le messianisme – notamment dans le dialogue avec la théologie de la libération –, et de parler des thèmes de la promesse et du don de l'Esprit.

Bien qu'il s'en défende, D. propose un ensemble de réformes importantes. Dans l'articulation qu'il établit entre les constats et les réflexions fondamentales, il apporte beaucoup à la théologie pratique. Je suis admiratif de la plume de D. On voudrait pouvoir parler simplement de choses compliquées comme il le fait, et soigner cette élégance de l'écriture qui fait de la lecture de ses livres un plaisir.

Fritz LIENHARD

---

Christian DUQUOC, *L'unique Christ. La symphonie différée*, Paris, Cerf, coll. « Théologies », 2002. 23 cm. 262 p. ISBN 2-204-06971-X. € 23.

---

Partant des gestes de repentance des papes, D. constate la nécessité d'entendre « à nouveaux frais la confession du Christ comme unique médiateur et

sauveur » (p. 14). En effet, la reconnaissance des religions non chrétiennes lance fondamentalement ce défi. La question se pose de savoir si « l'Esprit du Ressuscité » est à l'œuvre hors de l'Église visible, et si une telle affirmation ne contredirait pas celle de l'unicité et de l'universalité du Christ. De même, la problématique de la christologie a évolué depuis les livres plus anciens de D. L'évolution culturelle fait passer de l'histoire au cosmos et à la nature menacée. La manière de voir le Christ en est marquée. Ainsi surgit encore une fois la question de la signification universelle de Jésus (p. 18 à 22).

Le point de départ de ce livre, traité dans la première partie, est la séparation des chrétiens et des juifs. D. traite successivement du rapport du Christianisme aux différents aspects du judaïsme : Jérusalem, la loi, l'élection d'Israël et la « terre sainte ». Ensuite, il reprend ces thèmes en montrant en quoi ils sont réinterprétés au sein du christianisme.

La brisure entre christianisme et judaïsme est importante, parce qu'elle est paradigmatique de la multiplicité des religions. D. définit la religion comme « recherche de l'Absolu ». Cette problématique fait l'objet de la seconde partie. Il y est question de la libération, de la révélation et de l'unité.

Avec cet horizon, l'auteur reprend la confession chrétienne de « la maîtrise du Christ sur l'histoire et le cosmos ». Elle semble s'opposer à l'expérience. C'est la réflexion proposée en troisième partie. D. y traite du rapport à l'histoire et au Règne de Dieu, du rôle particulier du Christ et de l'Église dans son rapport à l'histoire. C'est en lien avec cette problématique qu'il propose un chapitre intitulé « Le Christ et le cosmos ».

Dans la quatrième partie, l'auteur propose une synthèse en parlant de l'Esprit et du lien entre la singularité et l'universalité de Jésus Christ. C'est dans ce contexte également qu'il explique son

sous-titre : « La symphonie différée ».

La réflexion est située au cœur des interrogations contemporaines, liées au dialogue entre les religions. D. s'y distingue par sa concentration sur des enjeux essentiels, son information étendue et la clarté de sa réflexion.

Fritz LIENHARD

---

Paul-Laurent ASSOUN, Laurent GAGNEBIN, Alain HOUZIAUX, Évelyne MARTINI, *La souffrance, pourquoi ?*, Paris, Éditions Ouvrières, coll. « Questions de vie », 2005. 20 cm. 119 p. ISBN 2-7082-3802-7. € 10.

L'ouvrage propose un regard théologique sur la souffrance, en publiant les conférences organisées sur le sujet par A. HOUZIAUX au Temple de l'Étoile à Paris.

Sa propre contribution « La souffrance, à qui la faute ? » consiste à présenter les explications de la souffrance proposées par les religions. En ce qui concerne sa propre réflexion, il lie amour de la vie et acceptation de la souffrance. L. GAGNEBIN, « Pourquoi doit-on souffrir ? », présente les explications chrétiennes et propose de renoncer à la tentative d'expliquer, au profit d'une réponse pratique, la lutte contre la souffrance. P.-L. ASSOUN, « Le "devoir-souffrir" à l'épreuve de la psychanalyse » lie le « devoir-souffrir » à une forme de masochisme. É. MARTINI, « La souffrance dans les spiritualités hindoue et bouddhiste » présente les points de vue orientaux selon lesquels la délivrance est liée au renoncement.

Je ne saurais trop recommander la lecture de ce livre dont les propos clairs et pertinents sont accessibles à chacun.

Fritz LIENHARD

---

Michel CORBIN, S. J. *Résurrection et nativité. Lecture théologique de*

*Jean 20, 1-31*, Paris, Cerf, coll. « Théologies », 2002. 23 cm. 356 p. ISBN 2-204-06918-3. € 28.

L'ouvrage est une suite de *La Trinité ou l'Excès de Dieu* que C. a publié en 1999. Il prolonge également les études que le théologien a proposées sur saint Anselme de Cantorbéry. L'objectif est de conduire la pensée à travers une méditation scripturaire qui fait évoluer des conceptions trop figées (p. 8).

L'étude du texte biblique est précédée par les trois questions qui orientent la lecture : humanité et divinité de Dieu, théologie et exégèse, dialectique et prière (chap. 1).

Ces trois questions indiquent quel est le propos d'ensemble. Plutôt que la christologie proprement dite, c'est la relation entre foi et raison qui fait l'objet de l'ouvrage. La démarche est marquée par l'analyse du *Quo nihil maius cogitari possit* anselmien, qui est proposée à la fin de l'ouvrage. Il s'agit de montrer comment la révélation fait craquer de l'intérieur toute rationalité. C'est pourquoi la Résurrection est comprise comme « événement de Dieu comme Dieu », suscitant une « autodémythologisation de l'Évangile ».

La lecture de Jean 20 montre « que le témoignage pascal de la première Église est un ensemble de *récits fondateurs* » que les Pères déploient ensuite. Le choix de ce passage se justifie parce qu'il se situe à la fin de la première mouture de l'Évangile de Jean, parce qu'il se prête à un tel exercice par sa forme particulière, parce qu'il traite de l'essentiel du message chrétien et, enfin, parce qu'il contient une confession christologique très explicite : « Mon Seigneur et mon Dieu » (20, 28). Corbin expose d'abord les hypothèses de lecture historico-critique et structurale (chap. 3), avant d'appliquer sa méthode proprement théologique. Il lit successivement l'épisode des disciples au tombeau de Jésus

(chap. 4), la rencontre de Jésus avec Marie (chap. 5), son apparition aux disciples (chap. 6) et à Thomas (chap. 7).

L'ouvrage ne relève pas du commentaire, mais plutôt de la méditation. Le chemin de pensée cherche à élargir les catégories habituelles, et la lecture de Jean 20 n'est qu'un moyen en vue de cette fin. À ce titre, l'ouvrage est fort stimulant.

Fritz LIENHARD

---

Deane-Peter BAKER, dir., *Alvin Plantinga*, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Contemporary Philosophy in Focus », 2007. 22,5 cm. 233 p. ISBN 978-0-521-67143-9. € 21.

---

Cet ouvrage collectif constitue une excellente introduction à l'œuvre d'Alvin Plantinga, un philosophe dont aucune œuvre majeure n'a encore été traduite en français, mais dont les idées ont depuis longtemps provoqué dans le monde anglophone des commentaires aussi passionnés que savants de la part de nombreux théologiens ainsi que de certains épistémologues, logiciens et métaphysiciens.

Dans son introduction (« Alvin Plantinga, God's Philosopher »), Deane-Peter BAKER souligne la position paradoxale d'un « philosophe chrétien » qui a développé sa pensée à une époque (les années 1950 et 1960) où la philosophie universitaire américaine était largement dominée par la philosophie du langage et l'empirisme logique. B. rappelle que, dès 1980, un article de *Time Magazine* saluait en P. l'une des figures de proue d'un mouvement marquant le « retour de Dieu » dans les cercles des philosophes universitaires et que son livre *Warranted Christian Belief* (2000) a été placé par quelques commentateurs sur le même pied que la *Dogmatique* de Karl Barth ou la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin !

Dans « Natural theology », Graham OPPY décrit les positions successives de P. vis-à-vis de la théologie naturelle et de sa relation avec la foi chrétienne. Dès *God and Other Minds* (1967), le philosophe explore certaines questions fondamentales qu'on retrouvera dans son œuvre ultérieure : « Est-il rationnel de croire que le Dieu judéo-chrétien existe ? » ou encore « La raison a-t-elle besoin de la foi en ce Dieu issu de la tradition judéo-chrétienne ? », « Est-ce la raison en tant que telle qui "permet" qu'on ait foi en Dieu ? » Dans ses réponses, P. renvoie dos-à-dos la théologie naturelle et l'athéologie pour en conclure que malgré leurs fondements rationnels, ces deux voies ne peuvent aboutir qu'à la même impasse. Tandis que *God, Freedom and Evil* (1974) et *Nature of Necessity* (1974) affinent cette critique de la théologie et de l'athéologie naturelles, *Reason and Belief in God* (1983) rejette le couple antithétique foi et raison au profit du concept d'une foi « fondée en elle-même » dont P. attribue la paternité aux Réformateurs. Dans *The Prospects for Natural Theology* (1991), P. nuance cette position en affirmant que, même si la certitude intime du croyant rend superflus les arguments rationnels de la théologie naturelle, de tels arguments peuvent contribuer à renforcer ou à confirmer la foi ou la croyance en l'existence de Dieu lorsque celle-ci vacille. Ainsi, dans *Warrant and Proper Function* (1993), P. cherche davantage à fonder les conditions de validation (*warrant*) de la foi par la théologie naturelle ou l'épistémologie. Il en va de même dans son opus le plus récent *Warranted Christian Belief* (2000), qui pose la question suivante : « Adhérer à la foi chrétienne est-il rationnel, raisonnable, voire légitime et justifiable ? »

Les études suivantes complètent cet examen d'ensemble de l'œuvre de Plantinga. Dans « Plantinga's Model of

Warranted Christian Belief », James BEILBY replace le travail du philosophe dans le contexte intellectuel contemporain, et suit son évolution jusqu'à *Warranted Christian Belief*, montrant tout ce que l'épistémologie du philosophe doit à Jean Calvin et à la Réforme, surtout lorsqu'il recourt à la notion calvinienne de *sensus divinitatis*. Quelques remarques critiques portent sur des points plus techniques de l'argumentation du philosophe à propos de sa méthode de validation de la foi. Dans « Natural Theology and Naturalist Atheology : Plantinga's Evolutionary Argument Against Naturalism », Ernest SOSA montre que les arguments de P. concernant l'existence et l'omnipotence de Dieu s'opposent aux philosophes qui rejettent la pertinence rationnelle de la foi aussi bien qu'à ceux qui pensent que nous ne pouvons nous « fier à nos sens et à leurs perceptions quand il s'agit de valider les arguments de celui qui croit ». Dans « Two Approaches to Epistemic Defeat », Jonathan KVANVIG suggère que les bases épistémologiques de la vérité ou de la validité des arguments de croyance et de foi doivent être comprises à la lumière des concepts d'*epistemic defeat* et de *defeater* (argument ou croyance P1 qui invalide l'argument P2 par son incompatibilité) ; se référant notamment aux travaux d'Alvin Goldman, Willard Quine et Pierre Duhem, il critique la méthode d'investigation que P. met en œuvre pour résoudre ce problème précis. Dans « Evil and Alvin Plantinga », Richard M. GALE souligne le rôle fondamental de la notion de libre arbitre dans les réflexions de P. sur le paradoxe de la coexistence du mal et de Dieu. Dans « The Modal Metaphysics of Alvin Plantinga », John DIVERS avance un nombre important d'objections et de nuances techniques qui se veulent complémentaires des hypothèses de travail de P., dont il décrit la pensée métaphy-

sique comme un « réalisme modal ». Dans « Pluralism and Proper Function », Kelly James CLARK discerne une forme d'« exclusivisme » chrétien dans l'épistémologie de P. et formule une objection « pluraliste » à sa méthode de validation des éléments essentiels qui constituent les croyances et la foi en Dieu. Dans « Plantinga's Replacement Argument », enfin, Peter VAN INWANGEN analyse les positions « matérialistes » ou antimatérialistes de P. à partir du concept d'« argument de substitution » (*replacement argument*) développé dans « Against Materialism ».

L'éditeur a choisi d'ajouter à cette collection d'études un texte emblématique de P. Le volume s'achève ainsi par « Two dozen (or so) Theistic Arguments » (dans sa version de 2006 assortie d'un commentaire de l'auteur, l'original datant de 1986), un essai dans lequel P. dresse l'inventaire des différents types d'argumentations qui confirmeraient ou infirmeraient l'existence de Dieu.

Michel CLÉMENT

---

Jacques BOUVERESSE, *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance & la foi*, Marseille, Agone, coll. « Banc d'essai », 2007. 21 cm. 286 p. ISBN 978-2-7489-0068-5. € 24.

---

Structuré en deux parties (« La puissance du faux et la valeur du vrai » et « Faut-il défendre la religion ? »), ce livre renoue avec la critique platonicienne de la sophistique et repose, en ces temps incertains, le problème de la vérité en philosophie et en science.

Les cinq chap. qui constituent la première partie placent le problème de la fausseté et de l'illusion ainsi que de la vérité et de la connaissance sous les feux de la critique de Friedrich Nietzsche et de Robert Musil. Avec Musil en particulier, B. aborde le sujet épineux de la

« croyance » sous le regard de la Raison : « L'idée ou plutôt le pressentiment d'Ulrich, dans *l'Homme sans qualités*, est que, lorsque l'aventure de la science, avec toutes les incertitudes qu'elle comporte, aura été menée à son terme, une rencontre d'un type nouveau avec la croyance et avec Dieu aura peut-être été rendue possible, mais pas avant. » (p. 27)

La seconde partie s'engage plus profondément dans le débat entre foi et raison. En s'appuyant sur les travaux d'Alain de Libera, B. expose les paradoxes de l'incroyance contemporaine ; puis, avec Ernest Renan, il s'interroge sur les possibilités ou la pertinence d'une religion naturelle. B. se demande ainsi quelle place les sociétés contemporaines accordent au problème de la vérité dans le nouvel intérêt qu'elles semblent manifester à l'égard de la religion : « On est obligé, en tout cas, de se demander si ce n'est pas essentiellement une indifférence devenue presque complète à la question de la vérité, plutôt qu'un désir plus grand de la reconnaître partout où elle est susceptible de se trouver, y compris, éventuellement, dans la religion, qui vaut à celle-ci le regain de sympathie et de prestige qu'elle connaît en ce moment. » (p. 59) En dialogue avec le pragmatisme de William James, B. s'interroge sur la dimension de l'expérience et sur sa nécessaire et difficile relation avec le vrai ; il explore ainsi la voie d'une éthique de la croyance dont il souhaite qu'elle puisse vérifier par la raison les fondements d'une croyance donnée. Selon lui, toute cette réflexion sur la pertinence des fondements des religions et de leurs croyances pourrait être étendue aux sciences et à la philosophie, qui, en suspendant la raison qui les construit, peuvent aussi tomber dans l'approximation et le relativisme radical. Il pose

alors la question suivante : « Mais y a-t-il ou non pour un esprit rationnel, et en tout cas pour un philosophe, une sorte de devoir d'essayer de comprendre un peu mieux comment et pourquoi nous croyons ce que nous croyons, avec le risque qu'une bonne partie de nos croyances nous apparaissent tout à coup comme injustifiées et impossibles à conserver ? » (p. 117) Sa discussion avec la tradition pragmatiste conduit B. à formuler une autre question : jusqu'où peut-on penser et choisir, hors de toutes normes objectives, ses propres croyances dans une société tolérante et démocratique ?

B. se fait encore plus critique dans sa confrontation au postmodernisme en philosophie – dont il est un des contempteurs les plus virulents – et à un certain christianisme « postmodernisé » : « Le principe fondamental de la philosophie de la religion postmoderne et également du postmodernisme en général est, de toute évidence, plutôt : « Honneur au faux ! » – qui, du reste, ne l'est jamais vraiment. « Mais mieux vaut encore le vague ! » – qui permet de réconcilier à bon compte tous les ennemis d'autrefois, en particulier la religion et la science. Le vague compréhensif et œcuménique que cultive ouvertement la pensée postmoderne permet sans doute aussi de faire d'un bon nombre d'incroyants des chrétiens qui jusqu'à présent ne savaient pas qu'ils l'étaient. Mais je me suis toujours demandé, en pensant à ce que disait Renan, si en réalité le postmodernisme n'a pas réussi, avant tout, à augmenter dans des proportions considérables l'armée des esprits faux et des politiques manqués. » (p. 141)

Les dernières réflexions de B. sur les questions relatives aux croyances et à la foi s'appuient sur quelques textes de Ludwig Wittgenstein, qui interroge à

la fois le langage lui-même et sa marque dans le réel. B. conclut son analyse par une lettre de Wittgenstein à Arvid Sjögren, écrite en 1947, qui présente de façon sensible et originale le problème de l'expérience religieuse.

Michel CLÉMENT

---

Jean GREISCH, *Entendre d'une autre oreille. Les enjeux philosophiques de l'herméneutique biblique*, Paris, Bayard, 2006. 24 cm. 298 p. ISBN 2-227-47029-1. € 37.

---

Spécialiste reconnu de Heidegger et de l'herméneutique, notamment en écho à la pensée de Paul Ricœur (l'ouvrage lui est dédié), G. pose la question centrale : « Qu'est-ce que lire et comprendre ? » Comme l'indique clairement le sous-titre de l'ouvrage, le problème se trouve ici éclairé par l'herméneutique biblique et sa capacité à enrichir une perspective philosophique. Herméneutique biblique et herméneutique philosophique ne se confondent pas ; elles ne s'excluent pas davantage ; elles organisent des corrélations fructueuses. À la lecture, on est impressionné par la somme des connaissances déployées par G., non pour faire preuve d'érudition, mais afin de mettre en perspective les différents aspects de l'herméneutique. L'enjeu est ainsi de montrer les liens indispensables entre lire et vivre, c'est-à-dire aussi de penser l'interaction permanente, que Ricœur a particulièrement développée, entre une interprétation du texte par le lecteur et une interprétation de soi-même par le texte. G. conclut ainsi son ouvrage par une anecdote hassidique qu'on peut considérer comme un résumé de tout son parcours (p. 293). Interrogé par son maître pour savoir ce qu'il a appris dans la lecture, le disciple répond : « J'ai traversé trois fois le Talmud ». Mais le maître lui dit : « Et le

Talmud t'a-t-il traversé, toi ? » Il s'agit de « manger le Livre » et, en ce sens, l'interprétation ouvre sur une tâche éthique. Elle est existentielle, ce que G. développe sous le titre : « *Homo legens*, quand lire c'est faire ». L'ouvrage est élaboré de façon à rendre compte des différentes facettes de l'herméneutique. Dans une 1<sup>re</sup> partie sur « L'Écriture et ses destinataires », G. réfléchit à l'expérience de la lecture et de l'interprétation, donc sur « les multiples visages que peut revêtir l'acte de lire » (p. 68). Il montre notamment comment la manducation du livre construit un monde de la pluralité et fournit les bases d'une phénoménologie de la lecture. Dans une 2<sup>e</sup> partie, « Interprétation, médiation, transmission », G. reprend le problème en regard de la pensée juive traditionnelle. Il analyse la vocation de Moïse comme paradigme d'une situation où l'interprète ne trouve pas sa légitimité dans une situation préalable ou dans une identité construite en amont, mais dans le processus même de la parole. Avant d'aboutir au problème de la transcendance, il montre également comment l'invention du genre littéraire « Évangile » se noue à une nouvelle interprétation du Christ. La question de la transcendance est le cœur du problème : sans sortir de son espace, la philosophie est appelée à aller « au-delà du verset » (Levinas) ou à s'ouvrir à une « transcendance dans l'immanence » (Ricœur). Enfin, dans une 3<sup>e</sup> partie intitulée « Accomplir les Écritures », on trouve notamment un très beau chapitre sur l'accompli et l'inaccompli. Il existe une grâce de l'inachèvement qui est interne à l'accomplissement lui-même. L'accomplissement est ouverture à ce qui est toujours un « à venir ».

Jean-Daniel CAUSSE

---

Antoine VERGOTE, *Humanité de l'homme, divinité de Dieu*, Paris, Cerf, coll. « Théologies », 2006. 23,5 cm. 342 p. ISBN 2-204-08294-5. € 40.

---

Comme le titre de l'ouvrage le suggère, il s'agit d'un essai pour articuler une anthropologie et une théologie : comment penser un lien entre l'humain et le divin ? Ou comment passer de l'expérience de l'humain à l'expérience de la foi ? La 1<sup>re</sup> partie développe une anthropologie philosophique : d'un point de vue phénoménologique, l'humain se trouve décrit comme être de nature et de culture, être de langage capable de se poser comme un « soi-même » par la parole, être s'identifiant lui-même comme « sujet » et donc refusant de se voir objectivé, et également être porté par le désir d'une réalisation de lui-même. Dans cet ensemble, on a classiquement situé la présence d'un divin qui, dans l'expérience du monde, se trouve au-delà du monde. C'est ainsi, conclut V., que « la raison philosophique n'a pas inventé le divin, mais l'a rencontré dans l'homme qu'elle a étudié » (122). L'héritage de la Grèce ancienne en témoigne. Toutefois, ajoute-t-il, dans les philosophies et idées religieuses grecques, « nous n'avons pas rencontré l'idée du Dieu personnel » (122). Pour V., c'est principalement le « Dieu personnel » qui fait la singularité du judéo-christianisme. Un tel Dieu se trouve annoncé par la raison philosophique qu'il vient pourtant surprendre. Ainsi, s'ouvre une 2<sup>e</sup> partie, plus ample que la précédente, dans laquelle il définit la divinité de Dieu à partir d'une enquête historique et littéraire sur le monothéisme biblique et surtout sur les figures de Jésus comme fondateur d'une nouvelle forme de la communauté. Le Dieu biblique est compris comme un Dieu qui se révèle lui-même dans une histoire humaine. La communauté chré-

tienne a interprété la foi comme l'adhésion à cette forme de la révélation. Dans cette partie, V. brosse le tableau d'une histoire biblique qui n'est pas sans rappeler une histoire du salut telle qu'un exégète comme Cullmann la concevait (même si celui-ci aurait marqué plus franchement la différence entre le judéo-christianisme et la philosophie grecque). Ces pages témoignent d'un effort, à nos yeux discutable, pour dégager une historicité de la révélation biblique, en sa linéarité, au sens d'une perception assez objective. La question se trouve reposée de savoir si la théologie est un discours sur Dieu (sur la divinité de Dieu) ou un discours sur le « croire » constitutif d'un rapport entre l'homme et son Dieu. Cela étant dit, on lira cet ouvrage avec beaucoup d'intérêt ; la finesse des analyses anthropologiques impressionne.

Jean-Daniel CAUSSE

---

## DIALOGUE INTERRELIGIEUX

---

Dennis GIRA, Fabrice MIDAL, *Jésus-Bouddha. Quelle rencontre possible ?*, Paris, Bayard, coll. « Dialogue et Vérité », 2006. 21 cm. 191 p. ISBN 2-227-47554-4. € 18,90.

---

Voici un livre original, de grande qualité, qui se lit avec un intérêt sans faille du début à la fin ; il met en effet en lumière un questionnement qui nous concerne tous, étant donné la présence et l'impact du bouddhisme sur les mentalités en Occident aujourd'hui. Sa lecture ouvre de nouveaux horizons sur le dialogue interreligieux en général, en invitant le lecteur, du plus néophyte au plus chevronné, à se poser des questions nuancées et pertinentes sur un sujet ardu, touchant à l'indicible, puisqu'il engage la foi et l'expérience spirituelle.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un vivant échange épistolaire comptant dix lettres en tout – suivies de conclusions en forme de textes chrétiens et bouddhistes à méditer – entre deux des meilleurs spécialistes actuels du bouddhisme : d'une part Dennis GIRA, théologien chrétien, engagé dans le dialogue interreligieux, comptant parmi ses derniers ouvrages *Comprendre le bouddhisme* (Le Livre de Poche) et *Le lotus et la croix* (Bayard) ; d'autre part Fabrice MIDAL, bouddhiste, philosophe, membre de l'Université bouddhique européenne, auteur de nombreux livres parmi lesquels *Mythes et dieux tibétains* et *Quel bouddhisme pour l'Occident ?* (Seuil).

Pour les lecteurs profanes en matière de bouddhisme, cet ouvrage fournira une excellente occasion de se familiariser avec cette tradition millénaire, source d'une grande fécondité tant intellectuelle que spirituelle, et apportera des éléments de réponse essentiels sur le sens véritable de la pratique méditative, des notions de vacuité, de personne, de non-soi, de *dharmā*, ou encore sur la nature du bouddhisme (religion ou athéisme), etc. Quant à ceux qui sont déjà familiarisés avec la voie de Shakyamuni, des éléments de correspondance, voire de convergences, pourront leur apparaître plus clairement, de même que les contrastes et divergences irréductibles entre les deux traditions bouddhiste et chrétienne ; soulignons à ce propos que les deux auteurs considèrent ce dernier aspect, non comme un facteur de séparation mais à l'inverse comme un élément « qui peut nous rapprocher, nous rendre proche » (p. 157). Le quatrième échange mentionne en ce sens les vertus de la polémique bien comprise. Il ressort à maintes reprises que l'ornière principale à éviter dans ce type de dialogue, et notamment le dialogue interreligieux, relève d'une adhésion aveugle aux catégories et concepts. Il s'agit donc de

prendre soin de ne pas faire coïncider le mot et son prétendu contenu, et de donner du champ au déploiement de sens encore inconnus, mais potentiels, voire in formulables. Un principe essentiel de tout dialogue véritable consiste à prendre la mesure de l'indicible ou de l'inexprimable vers lequel toute parole (cette approche constitue une notion clef de la pensée indienne), à devenir attentif à sa propre attitude intérieure et capable alors de s'interroger : comment laisser s'exprimer et comment écouter, avec le plus de justesse possible, l'infini de l'expérience et de la foi, à travers l'étroitesse des mots et des notions, sujets à tant de méprises et d'annexions de sens ?

Outre leur haute portée intellectuelle, ces lettres nous touchent en ce qu'elles laissent transparaître, de la part de chacun des deux auteurs, une réelle aspiration, un élan du cœur spontané, le poussant à comprendre la démarche intérieure de son ami, et à partager avec lui l'essentiel de sa foi, en donnant le meilleur de soi-même. L'amitié joue, on le sent bien, un rôle clef dans l'achèvement de cette alchimie délicate. Ainsi, tout en demeurant fermement enracinés dans leur foi personnelle, les auteurs font preuve d'ouverture et d'intuition tout au long d'un échange qui ne cède en rien sur la qualité des arguments et des critiques conceptuelles.

La recherche s'exprimant tout au long de ces pages n'élude ainsi ni la complexité ni la profondeur de champ qui se joue dans la rencontre de deux traditions religieuses distinctes à maints égards ; en dernier ressort s'esquisse pour le lecteur une ultime interrogation sur soi-même, sous-jacente depuis les premières pages : suis-je prêt au dialogue, suis-je à même d'*entendre*, au double sens de percevoir et de comprendre, résonnant à travers une autre voix, une autre tradition religieuse que la mienne, l'expérience de la transcendance ?

Colette POGGI

---

**DIVERS**


---

*Theologische Realenzyklopädie, Gesamtregister, Bd 2 : Namen*, Berlin, de Gruyter, 2007. 25 cm. 772 p. ISBN 978-3-11-019078-6.

---

Avec cette livraison prend fin une aventure éditoriale commencée en 1976 et qui, avec deux vol. de registres (sans compter les registres intermédiaires portant sur les vol. 1-17), comprend en tout 38 volumes. Faut-il dire que c'est aussi la fin d'une époque – celle qui a vu, depuis quelque 150 ans, la publication de plusieurs encyclopédies théologiques d'importance ? C'est bien possible. Les possibilités offertes désormais par l'informatique vont probablement dissuader les éditeurs de se lancer de nouveau dans des entreprises de cet ordre. Saluons donc comme il se doit non seulement les efforts consentis pour mener l'affaire à son terme, mais aussi la très haute qualité des informations et réflexions proposées à l'attention des lecteurs. Ce dernier volume contient deux registres : celui des noms cités et celui des auteurs d'articles. On n'y apprend donc rien de bien nouveau. En revanche celui des noms cités, fort bien conçu, permet d'utiles et rapides repérages. Le simple fait de le feuilletter éveille déjà la curiosité, par exemple en essayant de repérer quels noms sont assortis du plus grand nombre de références. À part les auteurs ou personnages bibliques, la palme semble revenir à Luther, ce qui n'a rien d'étonnant pour une encyclopédie en allemand, et pour le xx<sup>e</sup> siècle à Karl Barth (mais je n'ai pas compté pour chacun le nombre de références auxquelles il a droit). À part Calvin, inutile de dire que les théologiens francophones ne retiennent guère l'attention. Même remarque d'ailleurs pour les théologiens anglo-saxons : le nombre de renvois à R. W. Emerson ou à Milton ne rend pas

compte de leur importance réelle dans l'histoire des idées. Les concepteurs de la *TRE* n'y sont pour rien, mais plutôt les très nombreux auteurs de contributions dont ils ont sollicité la collaboration. Merci à celles et ceux qui ont jeté les bases de cette vaste entreprise voilà plus de trente ans ; merci à celles et ceux qui ont pris leur relève et l'ont menée à chef.

Bernard REYMOND

---

**VIENT DE PARAÎTRE**


---

André BIRMELE, Pierre BÜHLER, Jean-Daniel CAUSSE, Lucie KAENNEL, éd., *Introduction à la théologie systématique*, Genève, Labor et Fides, 2008. 22 cm. 622 p. ISBN 978-2-8309-1268-5. € 25.

---

Cet ouvrage répond certainement à une attente et à un besoin puisque c'est la première fois, dans l'espace francophone et en protestantisme, qu'on tente ainsi une présentation synthétique des principaux dossiers du champ théologique couramment appelé « dogmatique ». Le projet qui a guidé la rédaction de ce manuel n'était pas de construire un système global à la manière des sommes théologiques de la tradition chrétienne, mais de proposer une initiation aux démarches de base, aux grands chapitres et aux enjeux actuels de la théologie systématique. Ainsi, il s'agit de reprendre un geste classique – celui qui vise une intelligence de la foi –, non comme seul travail en interne, mais dans le cadre large de questions communes à tous. Conçu comme un instrument de travail, cet ouvrage intègre une certaine diversité d'approches et suppose du lecteur qu'il ne se contente pas d'acquiescer des connaissances mais qu'elles lui permet-

ment d'entrer dans une démarche dynamique, moyen pour chacun de trouver des éléments de réflexion, d'élaborer des synthèses et de prendre position comme un interlocuteur possible du temps présent.

L'ensemble est constitué de 14 chap. et se termine par une reprise pédagogique. Chaque chap. adopte le même plan qui comprend notamment l'état de la question (*status quaestionis*) et une synthèse systématique intégrant une ouverture sur des enjeux actuels. La 1<sup>re</sup> partie, intitulée « Prolégomènes », pose les bases de travail de la théologie systématique et en définit les conditions d'exercice : les relations entre croire et penser (J.-D. CAUSSE), les références en dogmatique (A. BIRMELÉ), l'ancrage de la dogmatique dans la réalité, puis la question des assertions de la foi et de leurs articulations (P. BÜHLER), et enfin un essai typologique des dogmatiques (P. GISEL). La 2<sup>e</sup> partie, intitulée « Dossiers thématiques », propose un parcours à travers les principaux chap. de la dogmatique : l'être humain et sa connaissance de Dieu (A. GOUNELLE et P. BÜHLER), le salut (A. BIRMELÉ), le Christ (B. HORT), l'Esprit et la sanctification (K. BLASER), la Parole et les sacrements (K. LEHMKÜHLER), l'Église dans le monde (M. LEINER), l'eschatologie (A. BIRMELÉ), la théologie de la création (P. GISEL), Dieu (H.-K. ASKANI). Le choix de l'ordre adopté pour les différents chap. se trouve justifié et expliqué dans les prolégomènes (p. 122-123). On commence par l'humain, sa réalité, son monde et ses questions. Autrement dit, c'est l'être humain qui constitue l'enjeu décisif de la foi chrétienne. C'est pourquoi cet ensemble

s'ouvre par la question de savoir comment la foi chrétienne peut rendre compte de sa capacité à atteindre l'être humain. Quand il en va de l'humain, nous sommes confrontés au problème de ce qui le concerne d'une façon ultime. Le thème du salut trouve ici sa place, mais également sa manifestation dans la personne de Jésus de Nazareth confessé comme le Christ. Dans une série de quatre chap., c'est en fonction de la christologie qu'on reprend la doctrine du Saint-Esprit, la parole et les sacrements, l'Église et l'eschatologie. Après avoir pensé le rapport à la fin, le regard se tourne vers l'origine et la théologie de la création afin de rendre compte de la façon dont la foi inscrit l'humain dans une réalité qui lui est déjà donnée. C'est alors par la question de Dieu, le Père et le Créateur, que se termine ce parcours à travers différents lieux de la théologie. Dans la 3<sup>e</sup> partie, P. BÜHLER propose une « Reprise pédagogique » qui offre au lecteur des pistes pour relire l'ouvrage et s'appropriier son contenu. Cette dernière partie qui sollicite une participation active du lecteur permet de mettre en relation et en discussion certains aspects des chapitres thématiques. Dans cette perspective, elle fait également droit à une pluralité théologique et à une diversité d'approche que l'ouvrage ne cherche pas à estomper. On notera enfin que l'ouvrage comporte une bibliographie raisonnée très complète (une cinquantaine de pages !) qui rendra de grands services, ainsi qu'un index des noms, des notions et des références bibliques.

J.-D. C.